

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

**Sommaire :—** POÉSIE: Le Génie dans l'obscurité.—Enigme.—FEUILLETON: Le Voile noir.—CRITIQUE LITTÉRAIRE: Rome et Naples.—Etudes Historiques et Education—L'art de se bien porter et de vivre longtemps.—LITTÉRATURE CANADIENNE: Une esquisse de mœurs (suite et fin).—Article sur l'Economie Politique lu à la Société des Amis.—Variétés.—Histoire de la semaine.

## POÉSIE.

M. DE LAMARTINE À J. REBOUL.

### Le génie dans l'obscurité.

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine  
Un instrument mélodieux  
Dédaigne des palais la pompe souveraine:  
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine  
Des palais rayonnants des cieus ?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,  
Sur la cabane des pasteurs,  
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,  
Et couvre, en souriant, un glorieux mystère  
Dans un berceau mouillé de pleurs !

C'est Homère endormi, qu'une esclave sans maître  
Réchauffe de son seul amour ;  
C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,  
Qui pleure les chevreux que ses pas menaient paître,  
Et qui sera Virgile un jour !

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile  
Sur l'onde, au hasard des courants,  
Que l'éclair du Sina vint entre cent mille,  
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile  
Pour la tombe de ses tyrans.

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière  
Mûrit pour l'immortalité  
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,  
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,  
La gloire dans l'obscurité ;

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,  
Qui vient tous les cent ans, nouveau,  
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,  
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème  
Mais dont nul ne sait le berceau !

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie  
Viennne d'en haut te réveiller.  
Souviens-toi de Jacob ! les songes du génie  
Descendent sur des fronts qui n'ont, dans l'insomnie,  
Qu'une pierre pour oreiller !

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,  
Que j'échangerais volontiers  
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde  
Pour une heure du temps où je n'avais au monde  
Que ma vigne et que mes figuiers ;

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon âme,  
Et que nul or ne peut payer,  
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme  
Que ma mère allumait ainsi qu'une humble femme  
Éclairait son étroit foyer,

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre  
Que nous préparait son amour,  
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre  
Riche des simples fruits que le champ faisait naître  
Et d'un pain qui suffit au jour !

POUR LA REVUE CANADIENNE.

### 12.—Enigme.

Enfant de l'art, enfant de la nature,  
Sans prolonger les jours j'empêche de mourir :  
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,  
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme 11ème insérée dans le dernier numéro est "Mappemonde."

## FEUILLETON.

### Le voile noir.

C'était au mois de décembre de l'an 1811, dix heures du soir venaient de sonner, un jeune médecin, depuis peu de tems en possession de son diplôme, était assis au coin d'un feu qui jetait de brillantes lueurs dans un salon modeste ; le vent poussait des gémissemens lugubres en s'engouffrant dans la cheminée ; des rafales de pluie venaient se briser contre les volets. Pendant toute la journée, le docteur avait eu à arpenter la ville, en butte au froid et à l'averse, occupé d'une affaire étrangère à sa profession ; maintenant il savourait la douceur que procurent une bonne robe de chambre et une chaude paire de pantoufles ; il était dans cet état béatifique où le sommeil s'empare peu à peu de toutes les facultés, où l'imagination s'élançait déjà sur les ailes dorées du rêve. Enfin il se livra au sommeil le plus complet, rêvant à son Emilie, dont la voix fraîche et perlée retentit bientôt à son oreille, dont la main, petite et satinée, se posa sur son épaule.

A ce contact, un frisson de plaisir parcourut tout son corps ; il se réveilla en sursaut ; une main en effet était sur son épaule, mais elle n'était ni douce ni bien modelée : cette main, ou plutôt cette patte, appartenait à un gros garçon de onze ans, dès sa naissance abandonné de père et de mère, et que l'administration de la paroisse avait mis au service du docteur, moyennant un salaire d'un shelling par semaine et la nourriture. L'enfant devait faire les commissions du disciple d'Esculape, mais son emploi était la plus complète des sinécures ; il passait à dormir ou à digérer un très-maigre repas les quatre heures du jour, durant lesquelles il était sans occupation.

— Une dame, Monsieur ! une dame ! marmotait Tom en poussant doucement son maître afin de le réveiller.

— Quelle dame ! s'écria notre ami, sortant de son fauteuil par un brusque mouvement, et ne sachant pas trop si son rêve n'était qu'une illusion, si ce n'était pas Emilie elle-même dont on lui annonçait ainsi la venue. Quelle dame ! où ?

— Ici, Monsieur. Et le doigt de Tom se dirigeait vers la porte vitrée qui conduisait dans le cabinet du docteur.

Le jeune homme jeta les yeux du côté de la porte ; il tressaillit à l'aspect de la figure que rencontra son regard.

Devant lui était une femme d'une taille extraordinairement élevée ; ses vêtements étaient ceux d'une personne en grand deuil ; un châle noir cachait tout son buste ; un épais voile noir couvrait sa figure. Elle restait dans une immobilité complète derrière la porte vitrée ; et, bien qu'aucun geste ne lui échappât, notre héros sentit que derrière ce voile étaient deux yeux fixés sur lui.

Il surmonta un sentiment de surprise et de malaise ; il avança vers la porte, il l'ouvrit ; elle tournait en dedans, de sorte que l'attitude de l'inconnue n'eut aucun changement à éprouver.

— Est-ce que vous désirez me consulter, Madame ?

Une inclination de tête tint lieu de réponse affirmative.

— Veuillez entrer.

La femme noire fit un pas en avant, et, tournant la tête du côté de l'enfant, elle sembla hésiter.

— Sortez, Tom, dit le jeune homme.

Tom, dont les yeux s'écarquillaient de surprise et de peur, ne se le fit pas dire deux fois.

— Fermez donc la porte, lui cria son maître.

Tom ferma la porte, et se tapit derrière, l'œil et l'oreille au guet.

Approchant une chaise du feu, le médecin invita l'inconnue à s'asseoir ; elle avança avec lenteur, et le jeune homme observa que la boue et la pluie avaient imprégné les vêtements lugubres de sa mystérieuse visiteuse.

— Vous avez souffert du mauvais temps, dit le docteur afin d'entamer une conversation qu'il trouvait embarrassante.

— Oui, répondit l'inconnue d'une voix sombre et pénible qui révélait de cruelles souffrances.

Etes-vous malade ?

— C'est l'esprit, non le corps, qui est cruellement affecté chez moi. Ce n'est point pour ce qui me regarde que je viens m'adresser à vous. Je réclame votre assistance pour un autre. Peut-être y a-t-il folie à vous demander le service que je sollicite ; mais chaque nuit, durant de longues veilles passées dans les larmes, cette pensée ne m'a pas quittée un seul instant ; je ne prévois que trop que nul secours humain ne peut lui être utile, et cependant je frémis, je me révolte à l'idée de le mettre à jamais dans son cercueil sans avoir cherché à m'assurer si tout est perdu sans remède.

L'inconnue parlait avec une chaleur, une sincérité qui alla droit au cœur de notre héros. Il était jeune, il était à ses premiers pas dans la carrière ; il n'avait pas eu le temps de contracter cette insensibilité qui étouffe toute émotion chez un praticien émérite, habitué à voir, à palper la douleur sous toutes ses formes.

Il se leva avec précipitation.

— Si la personne dont vous parlez est dans une position aussi désespérée que vos paroles le donnent à supposer, il n'y a pas un instant à perdre. Je suis prêt à vous accompagner. Pourquoi n'avez-vous pas déjà réclamé quel-que conseil ?

— Parce que tout secours eût été impossible plus tôt ; parce qu'à présent même il n'y a moyen de rien faire, répliqua l'inconnue en joignant les mains avec un mouvement de désespoir.

Le docteur regarda le voile noir qui ne s'était point levé ; il aurait voulu juger de l'expression des traits qu'il cachait ; mais l'épaisseur du tissu déjouait toute observation.

— Vous êtes malade, à votre insu peut-être, reprit-il d'une voix affectueuse. La fièvre vous a donné la force de résister à de cruelles agitations, à de pénibles fatigues ; maintenant elle vous brûle. Buvez ceci (et il remplit un verre d'eau), calmez-vous pour un instant, dites-moi avec tout le sang-froid dont vous serez maîtresse quelle est la nature du mal qu'éprouve la personne pour laquelle vous êtes si inquiète ; faites-moi savoir depuis combien de

tems elle est malade ? Aussitôt que j'aurai les renseignements qui me sont nécessaires pour que ma visite puisse produire quelques résultats favorables, je suis prêt à aller avec vous.

L'inconnue porta le verre à ses lèvres sans lever son voile ; elle le reposa sans y avoir touché ; elle éclata en sanglots.

— Je sais que mes paroles semblent dictées par le délire de la fièvre. On me l'a déjà dit et avec moins de douceur que vous. Je ne suis pas jeune, Monsieur, et plus la vie approche de son terme, plus elle devient chère et précieuse ; cependant, je sacrifierais avec joie ce qui peut me rester d'années à rester en ce monde, si je pouvais, à ce prix, obtenir que les faits que je vous expose ne fussent pas de la plus rigoureuse exactitude. L'être dont je parle sera demain hors de l'atteinte de tous les secours de l'art, je le sais, quelles que soient les illusions que je m'efforce de faire à cet égard, et cependant, quoi qu'il soit en ce moment même presque entre les mains de la mort, vous ne pouvez le voir, vous ne pouvez l'assister en rien.

— Je redouterais d'augmenter votre douleur en discutant ce que vous m'annoncez, en vous pressant de questions sur un sujet que vous paraissez, désireuse de cacher avec soin ; mais, permettez-moi de vous le dire, dans ce que vous me révélez, il est des circonstances d'une invraisemblance choquante et inconciliable avec certaine portion de ce que vous m'apprenez en même tems. Il s'agit, d'après vous, d'une personne qui est mourante aujourd'hui, et je ne peux la voir, lorsque peut-être je serai à même de lui être utile ; vous craignez que demain matin il ne soit trop tard, et, toutefois, ce n'est qu'en ce moment qu'il me sera donné d'approcher d'elle. Si cette personne vous est bien chère, vos paroles, votre agitation, tout annonce quelle inquiétude elle vous inspire ; pourquoi ne pas essayer de sauver sa vie avant qu'un retard funeste, avant que les progrès du mal n'aient rendu son état désespéré ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria l'inconnue en versant un torrent de larmes, comment puis-je espérer que des étrangers ajouteront foi à ce qui me semble incroyable à moi-même ? Vous ne voulez donc pas le voir, Monsieur ? ajouta-t-elle en se levant brusquement.

— Je n'ai point dit que je refusais de le voir ; mais je vous prévins que, si vous persistiez dans votre inexplicable retard, et si cette personne vient à mourir, une responsabilité terrible pèse sur vous.

— C'est ailleurs que tombera une responsabilité effrayante ! répondit l'étrangère avec amertume. Quant à ce qui me touche, il n'est rien dont je ne puisse répondre.

— Mon devoir, ma profession est d'apporter à quiconque les réclame les secours de mon art. Je me conforme à ce que vous exigez, quelque étrange que semble la chose. Je verrai ce malade demain matin, si vous me laissez son adresse. A quelle heure pourrai-je me présenter auprès de lui ?

— A neuf heures.

— Vous devez m'excuser si je vous adresse de nouvelles questions ; mais elles sont indispensables. Est-il en ce moment confié à vos soins ?

— Il ne l'est pas.

— Vous ne pouvez donc pas l'assister ? Les instructions que je vous donnerais pour le traitement à suivre durant le reste de la nuit seraient inutiles ? En ce moment, je ne peux rien pour lui ?

Voyant qu'il n'y avait aucun renseignement positif à tirer de l'inconnue, et désireux de mettre un terme à une scène affligeante,

car la douleur de mystérieuse la visiteuse, péniblement contenue d'abord, débordait de plus en plus, le jeune médecin réitéra sa promesse d'être exact le lendemain à l'heure indiquée ; la dame noire lui donna l'adresse d'une rue à peu près inconnue à Walworth, et elle se retira en silence ; elle disparut dans les ténèbres sans que le voile qui cachait ses traits se fût levé.

On croira sans peine qu'une visite aussi extraordinaire produisit une impression considérable sur l'esprit de notre héros ; il se livra, sur ce qui venait de se passer, à une longue et très-infructueuse méditation. Trop éclairé pour rien voir de surnaturel dans cet étrange concours de circonstances, il chercha en vain une explication plausible. S'agissait-il d'un assassinat médité pour la nuit même, et, d'abord complice du crime, l'inconnue avait-elle été saisie de remords et cherché-t-elle à empêcher l'accomplissement du forfait en amenant, en tems opportun, un homme de l'art au secours de la victime ? Mais choses semblables ne se passent point ainsi au milieu d'une capitale. N'était-il pas plus vraisemblable qu'il avait reçu la visite d'une infortunée dont le cerveau était dérangé ? Cette incertitude empêcha le jeune docteur de fermer l'œil durant le reste de la nuit ; il ne put un seul instant éloigner le voile noir toujours présent à son imagination troublée ; il attendit le jour avec impatience ; il lui tardait de savoir à quoi s'en tenir. A peine une clarté très-douteuse s'était-elle, dans cette triste saison, répandue dans les rues, qu'il était en marche ; il se dirigeait vers Walworth.

Walworth, soit dit pour ceux qui sont médiocrement au fait de la géographie de Londres, est un de ces nombreux villages qui forment une ceinture autour des flancs de l'immense métropole britannique, et qu'elle absorbe peu à peu à mesure que ses flots de maisons débordent dans la campagne. Aujourd'hui même, Walworth est un endroit d'assez mauvaise mine ; on ne compte aucun banquier parmi ses habitants ; il y a une quarantaine d'années, c'était un quartier perdu, affreux, un véritable coupe-gorge où étaient dispersés quelques logis des plus misérables, peuplés de gens aux allures les plus équivoques, trop pauvres pour demeurer en lieu plus honnête, ou ayant de bonnes raisons pour aimer à faire leur nid dans des coins écartés et solitaires. La police ne se hasardait guère dans cet assemblage de repaires infectés de vagabonds, de voleurs, de recailleurs, de faux monnayeurs.

Notre héros eut à s'orienter, non sans peine, à travers un labyrinthe de ruelles ou de sentiers défoncés par la pluie, convertis en abîmes de boue. Des lambeaux de jardin mal cultivés, des emplacements vides entourés de haies décrépites ou de palissades pourries et ébréchées, s'alignaient assez irrégulièrement à droite et à gauche. Des barriques de bois mal closes, des mesures à la mine malfaisante, étaient éparpillées de çà et de là.

Il fallait avoir une affaire bien urgente pour venir de si loin en semblable réunion de boues.

Le docteur rencontra divers individus déguenillés auxquels il dut s'adresser pour demander sa route ; après avoir reçu force réponses contradictoires et insuffisantes, il atteignit enfin le terme de ce pénible voyage de découverte.

Il était devant la maison que la dame noire lui avait désignée. Cette maison, élevée d'un seul étage, n'avait été, depuis qu'elle était sortie de terre, l'objet d'aucune réparation ; il semblait qu'on voulût la laisser tom-

ber peu à peu en ruines. Elle était isolée, flanquée d'un pré marécageux ; la porte était fermée ; les deux fenêtres du premier étage étaient garnies de rideaux dont la fermeture indiquait qu'on ne se souciait pas qu'un œil indiscret vint pénétrer dans cette habitation sinistre ; du reste, pas le moindre bruit ne sortait de l'intérieur ; rien n'indiquait qu'il y eût là dedans ame qui vive.

Le jeune homme hésita un instant avant de soulever le marteau ; il regarda la maison ; elle lui sembla présenter la physiologie la plus repoussante qu'il fût donné à un assemblage de bois et de plâtre de pouvoir exprimer ; il savait combien une capitale renferme de gens dont l'audace ne recule devant aucun attentat ; les étouffeurs, les ré-surrectionnistes n'avaient point encore atteint l'affreuse célébrité qui est devenue leur partage ; mais notre docteur avait fréquenté les hôpitaux ; il savait que, pour se procurer ces cadavres que les Hippocrate anglais achètent si cher et si mystérieusement, les misérables qui font le commerce de la chair morte n'hésitent pas toujours à se souiller d'un meurtre. Si jamais asile avait été organisé pour l'exercice des plus effroyables métiers, c'était, à coup sûr, celui qu'il avait sous les yeux. On ne pouvait mieux choisir. Cependant l'incertitude de notre héros ne fut pas de longue durée ; il se dirigea d'un pas ferme vers la porte, et frappa doucement.

Des paroles à voix basse s'échangèrent aussitôt ; on eût dit qu'une personne, dans le corridor, recevait quelques instructions d'un autre individu arrêté sur l'escalier. Des verroux furent retirés avec précaution ; une clé tourna dans une forte serrure ; un homme de haute taille, de figure farouche, d'une pâleur de trépassé, l'œil hagard, les cheveux en désordre, les vêtements squalides, se montra sur le seuil à mesure que la porte, tournant sans bruit sur ses gonds, livrait un étroit passage.

— Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur.

Le médecin fit quelques pas dans le corridor, et la porte fut très-exactement refermée derrière lui ; clé et verroux s'interposèrent de rechef contre une visite indiscrette.

— Voudriez-vous passer par ici ?

Et le docteur fut conduit vers un petit appartement, à l'extrémité du corridor.

— Suis-je arrivé à tems ? demanda-t-il ?

— Vous êtes arrivé trop tôt, lui répondit le personnage qui faisait les honneurs de cette triste demeure.

Un geste de surprise et d'effroi s'échappa au jeune homme ; le grand escogriffé ne parut pas s'en être aperçu.

— Soyez assez bon pour rester ici, Monsieur ; vous n'aurez pas à attendre cinq minutes, je vous le promets.

Et l'inconnu se retira en fermant la porte, en la fermant à clé.

Le médecin, resté seul, eut bientôt fait l'inventaire de l'appartement dans lequel il était emprisonné. Deux vieilles chaises boiteuses et une table brisée composaient tout le mobilier. Un tas de charbon brûlait lentement et à regret dans une petite cheminée ; l'humidité suintait le long des murailles complètement nues ; une seule croisée s'ouvrait sur une petite cour qui était couverte d'eau et ceinte d'un mur dont la couleur, d'un vert sale, faisait mal à voir. Pour la plupart des carreaux de cette unique fenêtre, le verre avait été remplacé de longue date par des morceaux de papier que le vent avait déchirés. Pas le moindre son ne sortait du reste de cette demeure, et pendant un moment le docteur put se livrer à des réflexions assez

peu rassurantes sur l'issue d'une aventure qui se présentait si singulièrement.

Un quart-d'heure s'écoula ; la patience de notre héros touchait à son terme, lorsque le bruit d'une voiture, lancé au grand trot, vint frapper son oreille. Il entendit la voiture s'arrêter devant la maison, la porte s'ouvrir ; une conversation, dont le sens ne pouvait parvenir jusqu'à lui, s'engagea dans le corridor ; ensuite, un bruit de pas, comme si deux ou trois hommes montaient l'escalier en portant un fardeau. Une demi-minute après, ces nouveaux-venus descendirent l'escalier, ils sortirent, la porte de la rue se referma de rechef sur eux, avec tout son attirail de verroux et de clés. Le silence se rétablit.

Étourdi par un enchaînement de circonstances aussi mystérieuses et qu'il n'essayait plus de s'expliquer, notre docteur restait sans mouvement, sans voix et presque sans idée, devant le feu qui s'était éteint. Bientôt la porte du misérable appartement où il était détenu fut ouverte, et il vit devant lui cette même femme qui, la veille au soir, était venue lui rendre visite. Elle avait encore le visage couvert de son inamovible voile noir. Des sanglots déchirants s'échappaient de sa bouche. Elle ne prononça pas un seul mot, mais elle lui fit un geste pour qu'il eût à la suivre. Il obéit ; il monta l'escalier délabré ; il entra dans une chambre à peu près dégarinée de meubles. Dans un coin était un mauvais lit de camp. Des rideaux d'une étoffe grossière, déployés devant les croisées, faisaient régner dans cette pièce une obscurité presque complète, et, tandis que le regard du médecin cherchait à distinguer les objets, la femme courut se jeter à genoux auprès du lit.

Le docteur s'aperçut alors qu'un homme entouré dans une couverture était étendu sur ce lit. Il était complètement immobile ; la tête et la figure étaient découvertes ; seulement un bandage passait au dessous du menton et venait se nouer au dessus de la nuque ; les yeux étaient fermés, le bras gauche pendait presque jusqu'à terre.

Écartant doucement l'inconnue, le jeune médecin prit la main de ce malheureux ; il la laissa retomber aussitôt, comme s'il eût touché un fer brûlant.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, cet homme est mort !

— Oh ! non, il ne l'est pas ! repartit la dame noire en se levant brusquement et en se tordant les mains ; ne dites pas qu'il est mort, je ne peux supporter cette idée. Combien n'y a-t-il pas eu de gens qui ont été rappelés à la vie lorsqu'on les croyait perdus sans ressource ; combien d'autres auraient-ils été sauvés, si des moyens opportuns avaient été employés en tems utile. Tâchez, Monsieur, de faire quelque chose pour lui ; employez tous vos efforts ; rien n'est désespéré. Peut-être en ce moment même la vie l'abandonne-t-elle. Hâtez-vous, au nom du ciel, hâtez-vous, soyez son sauveur. Et la malheureuse frottait avec empressement les tempes, la poitrine de celui qui gisait devant elle ; elle frappa dans ses mains ; mais ces mains, raides de froid, aussitôt qu'elle ne les souleva plus, retombèrent pesamment.

— Tout est inutile, dit le médecin d'un ton péniblement affecté. Attendez, ouvrez les rideaux.

— Pourquoi, s'écria l'inconnue en tres-saillant.

— Ouvrez le rideau, vous dis-je, je vous l'ordonne, répondit le docteur avec fermeté.

— J'ai voulu que la chambre restât obscure, répliqua la femme en se jetant au devant

de notre héros pour l'empêcher de se diriger lui-même vers la croisée. Ayez pitié de moi. Si c'est un cadavre qui est là sur ce lit, que du moins mes yeux soient les seuls à le voir.

— La mort de cet homme n'a pas été naturelle, s'écria le médecin, et s'élançant vers la croisée, il écarta vivement le rideau.

L'inconnue essaya en vain de le retenir ; son voile tomba et livra aux regards la figure d'une femme âgée de cinquante ans environ, qui avait été belle, mais que les larmes, les privations, les chagrins de toute espèce avaient brisée, vieillie de bonne heure. Un tremblement nerveux agita les lèvres, et un feu sombre brillait dans les yeux de cette infortunée.

— Il y a eu violence, dit le médecin en montrant le cadavre, et en attachant sur cette femme un regard scrutateur ?

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde.

— Cet homme a été la victime d'un meurtre ?

— D'un meurtre barbare, atroce ; j'en prends Dieu à témoin.

— Et le coupable, quel est-il ? s'écria le docteur en saisissant l'inconnue par le bras.

— Regardez d'abord et demandez-le-moi ensuite.

Le jeune homme se pencha vers le cadavre, qui se trouvait alors exposé au grand jour. La face était enflée et gorgée d'un sang noir ; les yeux sortaient de leur orbite ; la langue se montrait entre deux lèvres souillées d'écarlate ; un cercle d'un bleu livide se dessinait autour du cou. La vérité se révélait aussitôt.

— C'est un des condamnés à mort qui ont été exécutés ce matin, s'écria le docteur en s'éloignant du lit, non sans frémir.

— C'est cela même, répondit l'inconnue d'un ton hébété.

— Qui était-il ?

— C'était mon fils !

Et elle tomba sans connaissance sur le parquet.

L'histoire de cette malheureuse était d'ailleurs bien simple. Restée veuve, sans amis, sans fortune, avec un fils unique, elle l'avait élevé de son mieux ; elle s'était pour lui condamnée aux plus rudes privations ; l'ingrat s'était laissé entraîner dans la mauvaise compagnie ; il avait sans peine franchi la barrière qui sépare le vice du crime ; il périt de la main du bourreau ; sa mère, que l'chimérique espoir de le sauver avait soutenue jusqu'au dernier instant, devint folle lorsqu'elle reconnut que c'en était fait. En vain avait-elle fait réclamer le corps aussitôt qu'il avait été possible de l'enlever à la justice ; en vain l'avait-elle enché dans un asile secret, la potence n'avait que trop bien rempli sa tâche.

Le jeune docteur n'oublia pas cette femme si cruellement frappée ; il la fit recevoir dans un hospice, il lui rendit de fréquentes visites, il veilla à ce qu'elle fut traitée avec un soin particulier ; il n'épargna rien pour adoucir son sort ; elle eut du moins le bonheur de ne pas recouvrer la raison ; elle n'aurait que trop senti toute l'étendue d'une peine que rien ne pouvait adoucir.

Notre héros est devenu célèbre ; la voix publique le place au premier rang des successeurs de Galien et de Boerhaave ; de tous les côtés on réclame ses soins ; les journées, fussent-elles de soixante-douze heures, ne seraient pas assez longues pour lui permettre de faire la moitié des visites que mentionne le carnet de son secrétaire ; les guinées arrivent chez lui en piles éclatantes ; sa poitrine est décorée de divers ordres, et toutefois, au

milieu de ses honneurs, de ses richesses, de ses occupations dévorantes, il lui arrive souvent de songer au *Voile noir*.

(Imité de l'anglais de Dickens.)

## CRITIQUE LITTÉRAIRE.

### Rome et Naples.

PAR LE BARON PAUL BROUILLHET DE SÉGALAS. (1.)

Suite et fin.

Le dimanche matin, 7 juillet 1647, les paysans arrivèrent en foule sur la place *del mercato*, à Naples, pour vendre leurs fruits. Parmi ceux-ci on voyait plusieurs pauvres habitants de Pouzzoles qui étaient venus porter leurs figues. Les *gobellieri* voulurent exiger le paiement de l'impôt sur les fruits ; mais les réclamations furent très-vives et très-énergiques, surtout de la part des marchands de figues, qui objectaient que tous les jours la valeur de ce fruit diminuait considérablement, ce fut inutile. Les paysans portèrent leurs réclamations au vice-roi ; ce fut encore en vain. Alors la place se remplit de plaintes, de murmures, de désordres, et le mécontentement alla toujours croissant. Enfin l'orage fit explosion. Un parent de Tommaso donna le signal en jettant à terre sa corbeille de figues et s'écriant plein de fureur : " Ces figues sont à moi et j'ai le droit d'en faire ce qu'il me plaît ! " et il les repoussa dédaigneusement du pied. Les enfants se jetèrent sur ces figues ; mais les *gobellieri*, voulant les en empêcher, il s'éleva entre eux une rixe assez plaisante. Alors parut un envoyé du vice-roi, pour rétablir l'ordre par sa présence. Il réussit mal, car à sa vue Masaniello ne put retenir sa fureur ; il saisit une poignée de figues et les lui jeta de toute sa force au visage. Aussitôt de tous côtés volèrent des fruits, des pierres, des bancs. On mit le feu à la maison de bois élevée pour les *gobellieri*, au milieu de la place, ainsi qu'à tous les registres et papiers. Les archers accoururent, et ils furent repoussés par le peuple furieux.

Guidé par Masaniello, le peuple se porta au palais, il inonda les appartements du vice-roi ; les soldats ne purent le retenir. Toute la ville accourut, et ce fut un spectacle effrayant que de voir cette masse flottante d'hommes, d'enfants et de femmes, d'où s'élevait ce cri : "*Leva, leva le gobelle !*..."

Pendant les premiers moments de l'émeute, le vice-roi était tranquillement à son fênetre du palais, mangeant un biscuit qu'il trempait dans un verre de vin. Quand il vit que le soulèvement prenait un caractère sérieux, il monta en voiture et voulut fuir ; mais il ne put aller que jusqu'à l'église de Saint-Louis des Pères-Minimes de saint-François de Paule. Il s'y précipita et fit refermer les portes sur lui. Pendant ce temps un arquebuisier allemand tua un homme. La vue du sang ne fit qu'exalter cette populace effrénée. On releva le cadavre sanglant, et il fut porté par la ville au milieu des vociférations et des menaces.

La voix de Masaniello fut impuissante pour réprimer ce premier et sauvage élan de fureur. Le peuple se livra à ses passions aveugles et brutales. Poussé par son instinct féroce de destruction, il mit le feu à plusieurs palais. Le feu c'est son arme favorite ; c'est un agent dont l'action est terrible et rapide. Mins je ne veux pas entrer dans les détails de ces scènes affligantes. Je ne connais rien de plus hideux que le spectacle des sanglantes fureurs de ces masses stupides et sauvages.

Dans tout cela, ce qui étonne, c'est l'empire que Masaniello avait acquis sur le peu-

(1) Un beau volume. Chez M. de Perrodi et Co. éditeurs, place du Palais-Royal, 241

ple. Vêtu de son simple habit de marin, caleçon et chemise de toile, les jambes et la poitrine nues, inondé de sueur, une épée à la main, il était partout et dirigeait toutes les attaques. Son énergie et son audace entraînaient et fascinaient le peuple ; on le suivait et on lui obéissait avec une docilité qu'on a de la peine à croire. Il était fier, mais bon et généreux, et il empêcha, par l'ascendant qu'il exerçait sur la populace, beaucoup de grands malheurs qui sans lui seraient arrivés. Il fut comme une vraie providence pendant ces jours de révolution. Il fit élever un tréteau sur la place del Mercato, et de là, comme du haut d'un tribunal suprême, il distribuait la justice à son peuple. Puis il traitait d'égal à égal avec le vice-roi.—Quand on pense que l'homme qui faisait ces choses-là n'était qu'un misérable pêcheur, sans aucune instruction, ne sachant ni lire ni écrire, livré à son seul instinct, à la seule inspiration du moment, n'ayant aucun des moyens de séduction qui servent à dominer les masses, on a grandement raison de s'étonner et de regarder cela comme un de ces faits que l'on essaie vainement d'expliquer, mais qu'il faut admettre...

De Naples s'élevait vers le ciel, avec les cris des hommes et des femmes, un épais nuage de fumée. La ville semblait le foyer d'un vaste incendie, elle fumait comme son volcan. C'était des ruines des palais incendiés que montait ce flot de fumée. Les femmes et les enfans accouraient de toutes parts les armes à la main et augmentaient le désordre. On traînait par les rues les cadavres des soldats, et on clouait leurs membres à des piloris sur les places publiques. Une profonde terreur planait sur la ville ; Masaniello régnait sur son tréteau et le peuple écoutait dans un religieux silence les paroles de son chef à demi-nu.

Dès les premiers jours du soulèvement, Masaniello, dans la bonté et l'inexpérience de son âme, s'était confié à un certain Perroni, un échappé de prison, qui ne contribua à la révolution que pour pouvoir, à la faveur du désordre, éviter les coups de la justice qui le poursuivait. Il fut un des principaux acteurs de ce drame sanglant. Mais il voyait d'un œil jaloux les honneurs que le peuple rendait à Masaniello, et il résolut de le trahir et de le vendre. Pour cela, il s'adressa à un maréchal-de-camp nommé Grassi, qui fit encher dans l'église del Carmine, dans le cloître du couvent et dans les rues qui mènent à la place del Mercato, un assez grand nombre de gens armés, espèces de sicaires ou d'assassins que l'on appelait alors *bravi*.

Voici comment le Perroni exécuta sa trahison.

Pour soustraire Masaniello aux yeux du peuple, il lui dit de le suivre dans l'église parce qu'il voulait lui communiquer une affaire de la plus haute importance. Le pêcheur le suit sans arrière-pensée ; mais à peine est-il dans l'église, qu'un coup d'arquebuse lui révèle ce qu'il n'avait pas soupçonné. Il s'écria aussitôt : "je suis trahi !" Mais plusieurs décharges couvrirent ses cris, sans toutefois l'atteindre. Il attribua ce fait au scapulaire qu'il portait toujours sur sa poitrine, comme tous les *lazzaroni*.

Aux cris de son chef et aux décharges des arquebuses, tout le peuple qui était sur la place se jeta avec impétuosité dans l'église. Sa fureur fut terrible ; en un instant les dalles furent rougies du sang des *bravi*. Le lieu saint devint une terrible boucherie ; deux sicaires furent égorgés sur le maître-autel. Quant à Domenico Perroni, il fut trouvé dans une cellule du couvent, agenouillé aux pieds d'un religieux et lui demandant l'absolution de son crime. On l'arracha des bras du frère, et un homme le

tua d'un coup d'arquebuse dont il avait appuyé le canon contre sa poitrine pour ne pas le manquer. Après cela le peuple se répandit en vociférant dans la ville, et portant au bout des piques les têtes de ceux qu'il venait de massacrer.

Cet événement ne fit qu'accroître l'amour du peuple pour son idole. Ces braves pêcheurs regardèrent dès lors cet homme comme un envoyé de Dieu, comme leur véritable sauveur, et ils l'entourèrent de respect, de vénération et même d'une espèce de culte religieux.

Il est à remarquer que Masaniello n'avait jamais eu la pensée de renverser le gouvernement et d'usurper l'autorité royale. Il était arrivé au point où nous le voyons, insensiblement, sans le savoir, sans le vouloir, par la seule force des choses et pour ainsi dire malgré lui. Voici un fait qui le prouve :

Un jour, un homme masqué vint à lui et essaya de le tenter par ces paroles : "Masaniello, grâce à toi, nous marchons vers une délivrance certaine, et je vois déjà une brillante couronne qui va te ceindre le front sans que tu te sois donné la peine de la demander. "Masaniello détourna la tête avec une expression profonde de dédain et de fierté : Tais-toi, lui dit-il, je ne suis qu'un pauvre homme, et il ne me faut d'autre couronne que celle de la madone (1). Je n'ai d'autre pensée que de soulager ma chère patrie du poids qui pèse sur elle, et quand j'aurai accompli mon œuvre, quand j'aurai rendu à mon roi le trône que je cherche à lui conserver, alors, pauvre pêcheur, je redeviendrai pêcheur. Dans tous les cas, je serai tout ce que je pourrai pour ne pas salir mon nom du titre de rebelle."

"—Tu te trompes, reprit l'homme masqué, l'on ne blâme le rebelle que lorsqu'il ne réussit pas. La victoire justifie tout, et le droit est toujours du côté de celui qui triomphe. Prends-y garde, tes forces sont terribles, les temps favorables et les richesses de tant de nobles maisons peuvent être à toi. Ne méprise pas la fortune qui te sourit aujourd'hui, et souviens-toi de ce que je te dis : si tu as le malheur de te fier aux trompeuses promesses des Espagnols, tu es perdu, toi et les tiens."

Pour toute réponse, Masaniello haussa les épaules et s'éloigna brusquement.

Le 11 juillet, cinquième jour de la révolte, une foule immense se pressait dans l'église del Carmine. Un notaire public lisait au peuple, dans la chaire même, le nouveau traité contenant les concessions et les promesses de paix et de bonheur du vice-roi.

Après la lecture le peuple, plein de joie, entonna le *Te Deum*. Le vice-roi ayant appris l'heureux effet de ses promesses, envoya son capitaine des gardes pour engager Masaniello à venir à son palais. Cette demande étonna d'abord le Napolitain ; il monta à cheval sur la place et demanda au peuple son avis : "*Popolo mio, volete voi ch'io vada dal signor vice-roi?*"—*Si... si...*" cria le peuple.

Il faut dire que Masaniello commençait toujours ses harangues par ces mots qui produisaient un effet magique sur les esprits : *popolo mio, mon peuple*.

Il était six heures du soir, le peuple encombra les abords du palais, les rues étaient ornées de draperies, les femmes, les vieillards étaient aux fenêtres, Naples avait un air de fête inaccoutumée. L'on fit place au cortège qui s'avancait. D'abord venait le cardinal-archevêque de Naples dans sa voiture, puis après lui Masaniello monté sur un superbe cheval du cardinal. Il était couvert d'un manteau de toile d'argent, son chapeau était ombragé par un panache, à l'un de ses côtés pendait une épée et de l'autre un rouleau de papier. Son frère,

(1) *Corona* veut aussi dire en italien *chapelet*.

Matteo, venait à côté de lui, à cheval, vêtu de son simple habit de pêcheur et le corps à demi-nu. Giulio Guino, conseiller du peuple, fermait la marche dans une chaise à porteur. Avant d'entrer dans le palais, Masaniello eut un moment d'hésitation et de crainte, lorsqu'il vit la quantité de soldats sous les armes qui en gardaient les abords : et, se retournant, il dit au peuple ces paroles : "*Popolo mio, si dans deux heures vous ne me voyez pas sortir, démolissez le palais et ne laissez pas pierre sur pierre.*" Il se fit un moment de silence, puis il reprit : "Si je meurs, ô mon peuple, promettez-moi du moins de dire un *ave* pour moi." Après quoi il s'élança au galop dans la cour du palais.

Quelques instans après, il parut au balcon avec le vice-roi, qui l'embrassa plusieurs fois en présence de la multitude, qui applaudissait et hurlait de joie. Les clameurs étaient telles, qu'ayant voulu tous les deux parler des intérêts du peuple, il leur fut impossible d'entendre leurs paroles. Alors Masaniello s'avança de nouveau au balcon, et posa un doigt sur sa bouche. A ce signe, un silence profond se fit aussitôt au milieu de cette masse d'hommes. Pour mieux montrer son pouvoir au vice-roi, il lui demanda ce qu'il voulait qu'il commandât au peuple. Il lui répondit de faire évacuer la place. Masaniello fit un signe, et en un instant la place fut déserte.

On a dit ou simplement présamé que les intentions du vice-roi étaient de faire périr Masaniello ou de le ret- nir prisonnier dans son palais, mais qu'il fut effrayé de l'ascendant prodigieux de cet homme sur les Napolitains. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il le laissa sortir, après lui avoir offert plusieurs choses précieuses que celui-ci ne voulut pas accepter, et après l'avoir décoré du titre de capitaine-général du peuple.

Ce jour-là, le héros napolitain atteignit le plus haut point de sa gloire. Mais comme la vie humaine a deux versans opposés, l'un qu'il faut gravir, l'autre qu'il faut descendre ; l'heure du triomphe de Masaniello marqua aussi le commencement de sa ruine. C'est là une triste loi de notre nature à laquelle nulle existence, quelque éclat qu'elle ait jeté, n'a pu échapper.

Les rebelles, les amis du désordre, une foule de misérables, qui ne rêvaient que pillage et massacre, ne lui pardonnerent pas d'avoir accordé les deux partis et d'avoir ainsi étouffé la révolution dans son germe. Ce peuple inconstant, mobile, ingrat, comme le sont tous les peuples, commença à se détacher de lui, l'accusant de l'avoir trahi et de s'être vendu au vice-roi.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'étourdi par les honneurs et les flatteries de la cour, Masaniello abandonna sa petite maison pour habiter le palais du vice-roi. La vice-reine envoya chercher la femme du pêcheur dans sa propre voiture. "*Vostra signoria sia la molto ben venuta,*" lui dit la duchesse en la voyant ;—"*E vostra eccellenza la molto ben ritrovata,*" reprit spirituellement la femme de Masaniello.

Dès ce moment son étoile commença à pâlir.

Quelques auteurs prétendent qu'on fit boire à Masaniello un poison qui ne lui donna pas immédiatement la mort, mais qui déranger les organes de son cerveau, et le jeta dans un état terrible de délire et d'exaltation qui présentait tous les symptômes de la folie. La vérité est qu'il tomba dans une sorte de mélancolie noire, dont il ne sortait que pour se livrer à des excès de fureur et à des actes de monomanie qui faisaient peine à voir. Il en est qui prétendent que cet état était simulé de sa part ; d'autre qui disent que pendant que dura l'insurrection il prenait si peu de nourriture que son corps s'éteignait affaibli extrêmement, qu'il était devenu

d'une maigreur excessive, et que l'on peut croire que cette privation d'aliments, jointe à l'exaltation de son esprit, avait affaibli ses facultés intellectuelles et occasionné une perturbation et une violente irritation dans son cerveau.

Quoi qu'il en soit, Masaniello était fou. Il conseillait au peuple de bâtir un pont pour unir Naples avec l'Espagne; c'était, disait-il, le seul moyen d'arriver jusqu'au roi et de lui faire comprendre la véritable cause de ses plaintes. Le peuple prenait plaisir à l'entendre ainsi divaguer; err, tout en délirant, il disait parfois des choses justes et donnait même de bons conseils. On assure qu'avant de mourir il annonça et prédit quelques évènements qui se réalisèrent plus tard.

—Le 17 juillet, jour dédié à la madone del Carmine, le cardinal archevêque se préparait à officier pontificalement, lorsque Masaniello entra dans l'église, et, la voyant remplie de monde, il monta aussitôt dans la chaire et harangua le peuple. Il voulut se justifier des calomnies qui pesaient sur lui et se réhabiliter dans l'esprit de cette populace inconstante et passionnée. Il révéilla tous les secrets de son ancienne éloquence, montra tout ce qu'il avait souffert pour obtenir les avantages et les libertés que le vice-roi avait promis: "Pour vous, s'écria-t-il, j'ai vécu plusieurs jours sans manger, j'ai chassé le repos de ma maison, le sommeil de mon lit; je veille la nuit et le jour, et ma faiblesse est telle que mes jambes ne peuvent plus me supporter, et ma maigreur est si grande que les os me percent la peau," et il pleurait amèrement. "O mes amis! continua-t-il, si vous pouviez voir mon corps nu, vous auriez tous pitié du pauvre Masaniello!" Et ne se rappelant plus la sainteté du lieu où il était, il se dépouilla de ses vêtements.

Les frères du couvent le firent aussitôt descendre de la chaire et le conduisirent dans une cellule, où ils lui prodiguèrent tous les soins que demandait son triste état. On le laissa seul dans la cellule, et là le calme lui revint peu à peu... De la fenêtre son regard tombait avec amour sur cette belle mer qui avait bercé ses premières années, et s'arrêtait instinctivement sur les hauteurs brillantes de Sorrento, si chères à son souvenir. Le murmure des vagues et l'aspect de la terre natale endormait la douleur dans son âme, et faisaient rentrer la paix dans son imagination en délire. Il oubliait son existence présente et se croyait au temps où il n'était que simple pêcheur... Mais des cris l'arrachèrent à sa douce et mélancolique rêverie: "Masaniello!... Masaniello!..." C'étaient des soldats qui le cherchaient. "Je suis ici, répondit-il avec force, le peuple a-t-il encore besoin de moi?" Il se présenta aussitôt, et les soldats déchargèrent lâchement sur lui leurs arquebuses.

"*Traditori! ingrati!...*" s'écria-t-il, et il expira.

Le peuple se rua sur son corps; et, par une de ces fureurs qu'on ne peut expliquer, on détacha la tête du tronc et l'on traîna son corps mutilé par les rues de Naples. Puis on laissa le cadavre aux chiens, sans sépulture. O peuple impie et ingrat!... La femme et la sœur de Masaniello, ces deux pauvres et faibles femmes, insultées et menacées, furent obligées de chercher un refuge dans le château.

Mais tout n'est pas fini. Dès que Masaniello fut mort, ne craignant plus le peuple qui avait perdu son chef redoutable, le vice-roi se hâta de publier de nouvelles ordonnances pour annuler les concessions qu'il n'avait faites que pour apaiser les esprits. Le peuple recommença ses cris et ses émeutes... Alors on entendit un inconnu élever la voix au milieu

de cette multitude désordonnée et furieuse. Cet homme parla avec une force et une audace qui étonnèrent le peuple. Il lui reprocha son ingratitude, son inconstance, son crime, et le menaça d'une juste punition du ciel pour avoir assassiné Masaniello et avoir laissé son corps sans sépulture. Les paroles de l'inconnu émuèrent profondément ces esprits si impressionnables, si mobiles. De tous côtés, l'on entendit des pleurs et des gémissements; les femmes surtout témoignèrent leur douleur par des sanglots et des cris de désespoir. Alors on courut au cadavre sanglant et couvert de boue, on le lava dans de l'eau pure, puis, rapprochant la tête du tronc, on l'enveloppa dans un drap blanc. Ensuite, on transporta le corps dans l'église del Carmine, et on le laissa pendant un jour exposé à la vénération publique. Les femmes et les enfans vinrent jeter des fleurs sur le cadavre et toucher avec dévotion ses pieds et ses mains. Masaniello était devenu pour eux un saint, un martyr. Dans la nuit on fit les obsèques avec la plus grande pompe possible. Le corps fut promené dans les rues de la ville, sur un brancard couvert d'un drap d'or. Il avait à la main le bâton de maréchal, l'épée au côté et les éperons aux pieds. Le cortège était composé de tout ce qu'il y avait de religieux et de soldats dans la ville; les maisons étaient illuminées et les rues jonchées de fleurs; après cela on revint l'ensevelir dans l'église del Carmine. Pauvre Tommaso!

HENRI DE GENOUË.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

### Etudes historiques et éducation.

DOIT-ON SÉPARER L'HISTOIRE SACRÉE DE L'HISTOIRE PROFANE.

Nous avons, quelque part, en traitant de l'instruction et de l'éducation morales et religieuses à donner aux enfans, exprimé notre avis qu'il convenait alors de se borner à l'histoire sacrée; nous avons ajouté qu'après avoir, à la suite des évènements rapportés dans l'Ancien Testament; parcouru les lieux dont il est question dans le Nouveau, il *serait temps d'aborder l'histoire profane*, toujours la carte en main, avec les deux yeux de l'histoire, la géographie et la chronologie. Ce que nous disions alors n'avait, comme de raison, rapport qu'à la manière dont il nous semblait, comme il nous parait encore, qu'il faut agir envers de jeunes enfans, V. g. de dix ans, pour les faire voyager en esprit, avec quelque avantage. Il nous semble qu'il est bien raisonnable de se borner, avec d'aussi jeunes enfans, à ce que nous avons suggéré; nous n'y trouvons aucun inconvénient. Il serait, à notre avis, dangereux de les lancer au-delà, à un âge aussi tendre; ce serait les fatiguer, les embrouiller, et entreprendre une chose au-dessus de leurs forces. La classification un peu difficile, même pour les jeunes gens, de la fondation, de la durée et de la chute des premiers empires du monde, à commencer par celui d'Assyrie, ensuite celui de la Chine, et, après cela, le royaume d'Egypte, peu d'années après la dispersion du genre humain, qui suivit la confusion des langues à la Tour de Babel, est tout à fait impraticable à cet âge. Car, si une fois vous commencez, il faut continuer et il suffit

de se rappeler comment se formèrent ces empires, ce qui arriva durant leur existence, les causes qui produisirent l'anéantissement de quelques-uns, leur remplacement par d'autres, et ainsi de suite, pour comprendre notre pensée.

En enseignant ainsi, aux enfans de dix ans, les principaux évènements de ce qu'on entend ordinairement par histoire sacrée, nous ne voudrions pas même qu'on s'attachât beaucoup à la chronologie, par deux raisons qui nous paraissent frappantes; la première, c'est qu'ils sont trop jeunes pour ce genre de classification; en second lieu, non seulement vos divisions seront incorrectes, si vous vous bornez à l'histoire sacrée, mais elles seront incomplètes et ne se rattachant aucunement aux peuples contemporains, avec les Hébreux, vous vous serez donné beaucoup de peine pour graver ces époques dans l'esprit des enfans, eux-mêmes les auront bien apprises ou mal apprises; dans le premier cas, leur imagination sera sans cesse obsédée par cette classification incorrecte et incomplète, et, dans le second, tout sera, pour eux, tellement obscur et confus qu'il leur faudra un grand travail pour oublier ce qu'ils auront mal appris, seul moyen de parvenir à bien apprendre ensuite.

Mais, lorsqu'il s'agira de commencer un cours d'histoire régulier, ce plan ne conviendra aucunement; il faudra, de toute nécessité, fixer le point de départ qui sera, comme de raison, la création et, ensuite, faire marcher ensemble, d'une seule pièce pour ainsi dire, tous les évènements humains, sans acception d'histoire sacrée ni d'histoire profane; tout étant essentiellement lié ensemble, comme nous nous efforcrons de le faire voir.

Si l'on parcourt rapidement les différens âges du monde avant la naissance de Jésus-Christ, et que l'on en prenne un aperçu pour ainsi dire, l'on saisira notre pensée qui est celle-ci: il n'y a que deux divisions convenables à faire de l'histoire du genre humain; l'une, qui comprend les temps depuis la création jusqu'à la naissance du Sauveur; et l'autre qui embrasse tout ce qui s'est passé depuis cet événement jusqu'à nos jours. La première division est une et l'histoire sacrée, comme on l'appelle ordinairement, et l'histoire profane, ne doivent pas être séparées, vu qu'elles sont indivisibles.

PREMIER ÂGE.

Il s'étend, comme chacun le sait, depuis la création du monde, 4004 A. J.-C. jusqu'au déluge, 2348 A. J.-C.; il comprend 1656 ans, c'est l'âge antdiluvien.

Il y aura peu à dire de cet âge, car comme il ne s'étend que jusqu'au déluge, et que les évènements qu'il comprend sont bien connus, il suffit de faire allusion à celui qui est le plus frappant, nous voulons dire la formation d'un peuple nombreux par les descendans de Caïn, et ensuite l'union des descendans du meurtrier d'Abel avec ceux de Seth, autre fils d'Adam, d'où naquirent les géans, plus re-

marquables encore par leur extrême méchanceté que par leur stature et leur force extraordinaires.

Voilà donc, dès le départ, une circonstance qui nous montre que les événements sont liés comme les peuples, auxquels ils se rattachent, le sont plus ou moins. C'est précisément parceque les descendans de Seth méritèrent, par leur piété, d'être appelés les "enfants de Dieu," et que les descendans de Caïn étaient appelés "les enfants des hommes," et que ces peuples s'unirent ensuite, et que d'eux fut formée la grande famille humaine dont les crimes attirèrent sur elle la colère du ciel, qu'il ne faut pas les séparer. Si, cependant, il fut jamais raison plausible de ne pas confondre dans une même histoire, avant leur réunion, ces deux peuples si différens et sortis de deux chefs se ressemblant si peu, assurément, l'on eût dû le faire quant à ceux-ci.

D'ailleurs, ne voit-on pas, dès le premier âge, d'autres traits bien marqués qui viennent à l'appui de notre opinion. La musique, les arts mécaniques, et l'agriculture sont-ils plus de l'histoire sacrée que de l'histoire profane. Et Jubal le premier musicien, et Tubalcain, le premier qui ait travaillé le fer et le cuivre, les plus utiles des arts et qui ont été le principe de tous les autres, dirait-on qu'ils appartiennent plus à l'histoire sacrée qu'à l'histoire profane ?

A mesure que l'on s'éloigne de la création et autant du déluge, l'on voit les peuples les plus opposés par leur religion, leurs mœurs et leurs usages, en rapports fréquens entre eux, et lorsqu'on n'aperçoit pas des rapports aussi marqués, l'on est, néanmoins, frappé de la nécessité de comprendre, dans une même histoire, tous les événemens qui les regardent.

(A CONTINUER.)

M.

Montréal, octobre 1845.

## L'art de se bien porter et de vivre longtemps (1).

C'est une remarque faite depuis longtemps, que les idées et les actions des hommes sont souvent dans une perpétuelle contradiction ; cette vérité des plus constantes et des mieux fondées peut trouver de nouvelles applications dans le sujet qui nous occupe. Deux hommes se rencontrent ; ils se saluent, ils se serrent la main ; leur première parole est de s'informer, l'un et l'autre, avec une sorte d'empressement, de leur santé, et ils ont raison ; tout part de là dans la vie humaine. Mais suivent ces deux hommes dans leur conduite, dans leurs actes particuliers, ils ne sont plus les mêmes ; non-seulement leurs souhaits ou leurs desirs sont tout à fait oubliés, mais ils font très-souvent le contraire, c'est-à-dire qu'ils compromettent facilement leur santé, qu'ils usent leur existence, et jettent en eux-mêmes des germes de maladies qui éclateront tôt ou tard ; et presque tous en agissent ainsi. Qui est-ce qui comprend l'immense bonheur de la santé, quand on se porte bien ?

(1) Cet intéressant article est extrait d'un nouvel ouvrage de M. le docteur Reveillé-Parize, et qui vient de paraître chez Dentu, libraire.

En effet, si l'on réfléchit sur cette contradiction journalière, on ne tarde pas à en découvrir la cause : c'est que la santé dont les hommes jouissent est un bien dont ils ne sentent la valeur que d'une manière indirecte et comme par réflexion ; elle est en eux comme un trésor qui leur semble inépuisable ; dès lors, ils en usent et en abusent. Que si par hasard ils y pensent, ce n'est guère qu'automatiquement et dans des circonstances passagères, à moins d'une maladie plus ou moins grave. Bien plus, lorsque, dans certaines positions menaçantes, ou lorsque, emportés par les passions, ils ne ménagent ni leurs forces ni leur vie, le médecin les avertis, les prévient des conséquences possibles, ils sourient et n'éprouvent aucun doute sur l'avenir. Ils se sentent bien, donc cet état ne changera pas ; il avait lieu hier, il est aujourd'hui, donc il sera demain, après demain, toujours. A la vérité, les plus sages conviennent que notre machine est fragile, que la plus petite altération d'un organe important, dans un ordre aussi compliqué que celui des actes de la vie, peut entraîner de graves dérangemens dans les fonctions ; mais on s'arrête là ; c'est une simple théorie, on se garde d'aller au-devant des résultats fâcheux par de sages précautions. Cette concession faite tacitement et d'une manière vague de l'importance de la santé, les hommes n'en continuent pas moins d'agir comme à l'ordinaire. N'est-ce pas un phénomène moral véritablement étonnant, que cette indifférence sur la maladie, que cet oubli de la mort dans lesquels nous existons tous ; que cette absence, cette légèreté de réflexion qui nous font avancer dans la vie sans songer ni à son but, ni aux moyens de la prolonger, tout en désirant néanmoins de rester sains et bien portans ? Mais les hommes font toujours l'éloge de la santé, sans en faire davantage pour la conserver, comme ils se pillent, s'égorgent et se trompent en faisant sans cesse l'éloge de la douceur, de la probité et de la franchise. Alors tout devient ennemi à la santé. Attendu la faiblesse organique, on arrive à ce point, qu'une impression légère et fugitive, un bruit un peu violent, la chute d'une porcelaine, la moindre vicissitude atmosphérique, etc., donnent du mal-être, quelquefois même une affection grave. "La rue seule d'un bon dîner me fait malade," écrit Mme de Coulanges à Mme de Sévigné. "Le vent des personnes qui passent à côté de moi dans l'hiver, disait la duchesse de \*\*\* suffit pour m'enrhumer."

On en voit d'autres qui, sans s'abandonner à l'énergante action de l'opulence, croient agir sagement lorsque, calculant tout, ils pèsent leurs alimens, mesurent leurs pas, leurs actes et leurs paroles, en un mot ne font rien qu'avec une rigoureuse ponctualité. Méthodiques, incertains, ils s'effraient de la plus petite fatigue, du plaisir le plus modéré ; leur régime est prescrit jour par jour ; à heure fixe ils changent d'habit, prennent leurs repas, vont à la promenade, ou se livrent à leurs occupations : la montre, le baromètre, le thermomètre, le vent qui souffle, le nuage qui court sont à chaque instant consultés. Le docteur B... raconte qu'un mathématicien, calculateur morose, était si régulier dans son régime, qu'il avait réglé jour par jour sa dépense de forces. Il refusa, dit-on, d'aller voir un de ses amis au quatrième étage, parce qu'il y aurait eu un déficit dans le budget de sa vitalité quotidienne. Admettons un peu d'exagération dans ce fait ; il n'en est pas moins vrai que beaucoup de personnes bien portantes s'astreignent à un régime sévère dont elles ne s'écartent jamais :

elles vivent, comme on l'a dit, par onces et par scrupules. Qu'en résulte-t-il ? que le moindre excès, que la plus petite irrégularité de régime, que l'obligation de rester exposées quelque temps aux intempéries de la saison, se trouvent au-dessus des forces de l'économie ; la machine est si bien montée, il y a une telle pondération des actes vitaux, qu'un écart quelconque en trouble l'harmonie ; de là, l'ancien et sage conseil : *desipere in loco* ; conseil toutefois qui exige beaucoup de restriction.

En ajoutant un degré de plus de craintive prudence aux personnes dont nous venons de parler, on arrive à celles qui sont travaillées par l'hypocondrie, et qu'on appelle si faussement *malades imaginaires*. La plupart ne manquent ni de savoir, ni d'esprit, ni de réflexion ; mais une crainte exagérée de la maladie et de la mort les poursuivent sans relâche, ils se condamnent à un régime et à des habitudes, sinon tout à fait contraires à leur santé, au moins bizarres et insolites. Les médecins eux-mêmes ne sont pas exempts de cette faiblesse, ou plutôt de cette maladie morale. On a vu un savant docteur se croyant constamment menacé d'une congestion cérébrale, pendant tout le temps qu'il fit des recherches sur la structure du cerveau, n'oser faire un pas sans se tenir la tête verticalement ; il ne voulait ni se pencher ni se baisser, dans la crainte d'une apoplexie hypostatique. Parmi les faits de ce genre, malheureusement trop multipliés, on peut rapporter celui d'un de ces infortunés, enregistrant tous les jours et pendant quinze ans entiers, non-seulement les sensations qu'il avait éprouvées, mais les plus petites altérations que pouvaient apporter les fonctions ordinaires, comme l'alimentation, la respiration, les sueurs, les crachats, etc. On y lisait sur des colonnes particulières : *Faible, très-faible, mieux, assez bien, passablement, jamais très-bien*. Ces remarques faisaient la matière de six gros volumes, dont voici l'épigraphie : *Vita incerta, mors certissima*. Il n'est pas de monument plus triste de la faiblesse humaine. N'est-ce pas, en effet, goûter par anticipation l'amertume de la mort avant l'heure de celle-ci ? *Hic rogo, non furor est, ne moriari, mori ?* (Mart. II, 80.) "Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie ?"

Il n'est donc, en réalité, qu'un bien petit nombre de personnes qui sachent gouverner la vie avec prudence, ménager activement leur santé, en évitant le double écueil dont je viens de parler. Et remarquons que cette bonne direction indique par cela même une haute et ferme intelligence, parce qu'elle exige le soin de s'étudier, de se connaître, et surtout de se dompter.

Toutefois, il ne faut pas croire que les hommes éminens par l'esprit et le génie arrivent tous à ce point si désirable de pondération vitale et intellectuelle, il n'en est même qu'un petit nombre ; j'en ai dit ailleurs les causes les plus évidentes. Mirabeau, ce prodigue effréné de la vie comme de toute autre chose, l'homme qui vivait à l'heure, selon l'expression de son oncle, en est un insigne exemple : aussi mourut-il dans la force de l'âge. "Vieux fou, vieux misérable, se disait Diderot âgé de soixante-deux ans, et amoureux de toutes les femmes, quand cesseras-tu de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule ?" Quant à Montaigne, toujours fidèle à sa devise, il se contredit à chaque instant sur l'usage des plaisirs : tantôt il conseille la tempérance, avertissant que le mal ne frappe jamais qu'après la folie ; d'autres fois il lâche assez facilement les rênes.

“ Je me suis volontiers laissé aller aux appétits qui me prenaient. ” O Montaigne ! toi qui te piques de franchise et de vérité, à parler comme Rousseau, n'est-ce pas là se placer de gaieté de cœur sur la route du vice, de la douleur et de la maladie.

Ainsi, tout démontre que les hommes sont ou insoucians sur leur santé, ou qu'ils en sont les esclaves. Néanmoins un plus grand nombre forme la première classe, surtout à notre époque bruyante, égoïste, affairée, où presque tous, absorbés dans la poursuite ardente du gain et des choses matérielles, se dégradent par cela même. Il est vrai, chacun ne demande pas mieux que de se bien porter ; mais s'il s'il en coûte la moindre chose à l'ambition, à l'intérêt, au plaisir, à l'habitude, au train ordinaire de la vie, on y renonce ; la raison, les principes peuvent attendre, partout les hommes sont pressés, ils aiment mieux vivre au jour le jour, dans l'instant présent, tels que la fortune les pousse ou se joue d'eux. La grande majorité des hommes vit ainsi à l'aventure, s'en rapportant aux circonstances journalières : on a même trouvé à cet égard une foule d'objections, de sophismes, de motifs recouverts avec plus ou moins d'adresse d'une certaine apparence de raison, de devoirs et d'obligations. On semble par là se mettre à l'abri des coups de la nature, on du moins braver les reproches du bon sens et de la science ; mais le moindre examen suffit pour démontrer que ce sont là des erreurs d'autant plus dangereuses et fatales, qu'elles s'opposent à toute combinaison d'une sagesse prévoyante.

Jetons un rapide coup d'œil sur les plus remarquables, on saura peut-être les estimer ensuite à leur véritable valeur.

**PREMIÈRE ERREUR. Le temps manque, et on ne peut s'occuper de sa santé.** — Il est certain que les hommes totalement livrés à leurs affaires, à leurs plaisirs, n'ont guère le temps de réfléchir sur leur propre existence ; il n'y a que la maladie qui ait ce triste privilège ; aussi presque tous, et en peu de temps, *ruunt in morbi servitudinem*. Mais une chose fâcheuse à laquelle on ne pense jamais, ou qu'on ignore absolument, c'est que les causes des dérangemens organiques agissent sourdement, et dans une période de temps indéterminée ; on se fait toujours de complètes illusions quand on s'expose aux causes. Le temps nous dupe, et la maladie s'ourdrit en silence dans la profondeur des organes et des tissus, puis elle éclate en symptômes formidables. Hippocrate nous en avertit : *Non enim de repente morbi hominibus accedunt, sed paulatim collecti acceruntur apparent (de Diæta)*. Vérité profonde, chaque jour justifiée par les faits.

Au reste, le temps ne manque jamais à qui n'en veut pas perdre. Faites la part des affaires, des occupations de la vie sociale ; faites aussi celle des plaisirs, vous aurez encore du temps pour vous étudier, pour connaître votre constitution, pour marcher dans la règle d'une tempérance qui vous rendra plus propre aux affaires et aux plaisirs. L'homme prudent doit agir ainsi, à moins de vivre automatiquement, d'obéir à cette force aveugle qui, en passant de sensation en sensation, des désirs aux regrets, de déceptions en espérances, le conduit à la souffrance et à la mort. Renoncer aux affaires pour ne s'occuper que de sa santé quand elle est bonne, c'est sottise ou folie ; mais l'oublier, la négliger parce qu'on est livré aux affaires, aux plaisirs sensuels, c'est une coupable imprudence. Pour qui sait l'employer le temps suffit à tout. Louis XI, qui ne négligeait rien d'important, n'ignorait pas ce principe.

Quoiqu'il ne fût qu'une *anatomie cheminant*, selon l'expression du vieil historien Mathieu, il gouvernait son royaume et sa santé avec une prudence et une activité continuelles. Voltaire, Fontenelle, dans les temps modernes, nous en fournissent d'autres exemples non moins remarquables.

Quand les hommes disent que le temps leur manque, ils ne pensent pas qu'ils le perdent en mille choses superflues ou dangereuses. Eh bien ! s'ils sont tout à l'industrie, aux affaires, pourquoi le maintien de la santé ne serait-il pas aussi une affaire importante ? Pourquoi ne pas faire une industrie de conservation ? On peut dire, en se servant des *formules de commerce*, que la valeur de la santé est sa quantité multipliée par le temps qu'elle donne et les plaisirs qu'elle procure : or, le *produit net* ne serait nullement à dédaigner.

**DEUXIÈME ERREUR. On a besoin d'un médecin pour se guider.** — En général, les hommes ont pour la médecine le double défaut d'une *crédulité* aveugle ou d'un *scepticisme* déraisonnable ; nous en trouvons ici un nouvel exemple : les uns consultent sans cesse le docteur, les autres vivent dans la plus complète indifférence des soins hygiéniques. Le fait est que, dans le très-grand nombre de cas, le médecin est inutile : de la logique, du bon sens, de l'expérience suffisent, et ce principe existait bien avant que Tibère ne l'eût avancé. Personne ne se connaît mieux que soi-même ; personne ne sait mieux ce qu'on a été, ce qu'on est, ce que l'on sent, ce qu'on éprouve, ce qui est utile, ce qui est nuisible : la conscience est ici d'accord avec les sensations ; il n'y a pas à se tromper. Dès lors, il est facile d'établir le régime le plus convenable, et chacun le connaît, sauf des circonstances particulières. Un homme vécut cent cinq ans, son unique moyen était la diète à propos ; lui-même s'étonnait de s'être ménagé une *vie si longue par un art si borné*. Tout dépend de la constitution et de l'expérience ; le médecin, même le plus pénétrant, ne se guide, dans les conseils qu'il donne, que d'après les indications qu'on lui fournit.

La vie telle qu'elle est, en chair et en os, ne demande donc pas, pour être bien gouvernée, des lumières extraordinaires ; il ne faut qu'observer soi-même, et agir d'après les conséquences qu'on en déduit. Ceci est surtout applicable aux personnes qui touchent à la vieillesse ou qui l'ont atteinte. Dès la quarantième année, on est à un âge où l'on ne doit plus se jouer de la vie ; il ne faut plus compter sur soi, mais compter avec soi-même. On voit pourtant des gens si près du tombeau qu'ils n'ont qu'à lever le pied pour y descendre, et auxquels sont inconnus les premiers élémens de cette science expérimentale de la vie ; ils vont parce qu'ils ont été : ils se confient au destin, au hasard, aux circonstances ; et comme la vanité fait souvent croire aux vieillards qu'ils ne sont qu'engourdis et non usés, il n'en est pas un, même goutteux, asthmatique, catarrheux, etc., qui ne se promette, *in petto*, une existence séculaire, même au-delà.

**TROISIÈME ERREUR. C'est la marque d'un esprit petit et étroit de s'occuper sans cesse de sa santé.** — Et qui vous dit d'en faire une occupation continuelle ? Loin de là, ils sont malheureux et insensés ceux qui tombent dans ce travers ; vivre ainsi, c'est s'empêcher de mourir, ce n'est pas vivre, je l'ai déjà dit. Mais l'homme raisonnable ne songe à donner une bonne, une salutaire impulsion à ses forces vitales, que pour mieux remplir ses devoirs : est-ce donc la marque d'un es-

prit petit et étroit ? Les trois quarts des hommes ne perdent leur santé que parce qu'ils ont perdu leur bon sens ; c'est une vérité que l'expérience journalière et approfondie des choses humaines rend de plus en plus évidentes.

**QUATRIÈME ERREUR. Que ceux qui s'occupent beaucoup de leur santé meurent parfois plus jeunes que les autres.** — Rien de plus vrai dans quelques circonstances ; mais ceci vient de la diversité des tempéramens. Il faudrait comparer les chances de l'homme qui règle sa conduite d'après ce qu'il est et ce qu'il peut, et de celui qui, ayant le même tempérament, néglige les principes d'une saine et bonne hygiène. Tel homme vit soixante ans, qui n'en a pas été jusqu'à quarante, s'il se fût abandonné au hasard des circonstances ; un autre vit également soixante ans qui aurait atteint un siècle, s'il eût su ménager convenablement son existence. Voltaire écrit au docteur Bagieux :

“ La nature a donné à ce qu'on appelle *mon âme* un étui des plus minces et des plus misérables ; cependant j'ai enterré presque tous mes médecins, jusqu'à Lamétrie. ”

Du soin, du régime, une exacte observation de lui-même, voilà le secret de cet homme extraordinaire. Certes, on ne dira pas de lui que c'était une intelligence étroite, un petit et faible esprit.

**CINQUIÈME ERREUR. Multiplier les soins de la santé, c'est affaiblir le corps, comme on le voit chez la plupart des riches.** — Non, certes, ce n'est pas affaiblir le corps ; c'est, au contraire, le fortifier ; c'est lui donner des ressorts vigoureux, fortement tressés ; c'est le maintenir dans cet équilibre de fonctions si important à la force du corps et à celle de l'âme. La vie est l'exercice des organes, exercice bien réglé, mais continu ; c'est la lutte, le combat qui ne cesse que par la mort. L'action, le mouvement sont donc indispensables à la santé, au bien-être ; action et vie sont synonymes.

C'est ainsi que le travail se trouve pour moitié dans la force, le bien-être, le bonheur, et que le pain du travail est le seul béni de Dieu. Prétend-on que soigner sa santé, selon le préjugé vulgaire, n'est autre que se tenir coi et couvert, s'abriter contre toute intempérie, éviter toute fatigue, se douilletter dans une molle et béate paresse, ne boire, ne manger, ne dormir, travailler qu'avec poids et mesure ? on tombe dans une erreur capitale. En vertu d'une loi physiologique importante, tout organe qui s'exerce peu diminue d'intensité vitale, puis de volume, puis il s'atrophie, se réduit à rien. Il est des gens, en effet, qui croient que l'apanage du riche est de ne rien faire, et de *bien s'amuser* ; malheur à l'homme doné des dons de la fortune qui agirait en conséquence de ce beau principe !

“ Il faut être riche, dit-on, pour gouverner sa vie ; ” principe décourageant, s'il n'était absurde et sans fondement. Les gens opulens la gouvernent souvent plus mal que les autres ; car si ces derniers manquent par les privations, les autres pèchent par les excès, par l'abondance excessive. Ceux qui ont de la fortune sont trop enclins à se laisser aller aux charmes des plaisirs sensuels et de l'oisiveté ; puis ils se repentent de n'avoir pas vu de bonne heure les épines enchevêtrées dans ce sentier coulant et fleuri. Le célèbre gastronome M. de C... si bien nommé *la première fourchette de l'Europe*, se reprochait souvent de n'avoir pas assez ménagé son estomac ; il vivait dans une crainte perpétuelle de l'apoplexie. “ C'est là, disait-il, par anticipation, mon rocher de Sisyphus. ” D'ail-



leurs, les riches comptent en vain sur les ressources de la médecine, quand leur santé est ruinée; mais que peut-elle si la nature est sans pouvoir? Cheyne dit, dans son *Art de conserver la santé*, que les Anglais regardent les médecins comme ils font de leurs blanchisseurs, à qui ils donnent leur linge à blanchir dans l'intention de le salir de nouveau. Ceci est une plaisanterie plutôt qu'une remarque sérieuse.

SIXIÈME ERREUR. *A tout prendre, il n'en est guère ni plus ni moins.* — S'agit-il d'exceptions? on a raison; mais si l'on parle d'après les principes, et surtout d'après l'expérience, l'erreur est palpable et démontrée. Ni un ange ni un médecin ne peuvent ajouter une minute aux minutes que l'ordre éternel de la nature nous destine irrévocablement; mais les rapports des choses établissent des moyens qui contrebalancent ou neutralisent certaines causes; contre l'oisiveté, il y a l'exercice; contre la fatigue se trouve le sommeil; contre les fièvres, il y a le quinquina; contre la pléthore, la diète et la saignée, etc.

Il faut donc toujours partir d'un principe, et non d'un fait particulier, qui peut-être n'est qu'une exception. Un homme fut renfermé cinquante-huit ans dans une maison de force, à Gaud, et il y jouissait d'une très-bonne santé: est-ce là un régime qu'on peut adopter ou rejeter indifféremment? En 1836, il mourut, à Puisieux, une femme âgée de cent ans et trois mois; cette femme n'avait jamais été malade, et s'éteignit sans souffrance; elle attribuait sa vieillesse et sa bonne santé au café et à l'eau-de-vie, dont elle fit un long abus: or, qui oserait conseiller un pareil régime pour vivre longuement et sainement?

On en convient, il y a des longévités qu'atteignent difficilement la tempérance et la vertu, mais toutes sont exceptionnelles. Richelieu, Lauzun et quelques autres, quoique ayant abusé de tous les plaisirs, ont poussé très loin leur carrière; ira-t-on les imiter par principe de santé ou dans la même espérance? Il y a des coutumes bizarres, auxquelles certains hommes résistent, sans qu'on puisse en expliquer la raison. Le docteur Chovet, de Philadelphie, qui a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, était dans l'habitude, pendant plusieurs années avant sa mort, de coucher dans une chambre à poêle, sous huit couvertures de laine et un couvrepieds. Il est peu de vieillards capables de résister à une pareille coutume. Selon un ancien axiôme de la médecine, *pessimâ methodo melendi, non omnes trucidantur*, "la plus dangereuse manière de traiter les maladies ne tue pas tout le monde." Cette vérité peut s'appliquer à tous les régimes possibles. Le mieux sera toujours d'adopter ce qui est conforme à la raison, à l'âge, au tempérament, et aux aptitudes originelles de l'organisme.

SEPTIÈME ERREUR. *Courte et bonne.* — Nous avons tous reçu, en naissant, notre portion de vie et de santé: quelques-uns la ménagent, ne la dépensent qu'avec mesure et avec discrétion; d'autres ouvrent la main, jettent leur part au vent, et dissipent en peu de temps ce qui leur avait été remis pour leur existence entière, ce qui s'appelait jadis *faire folie de son corps et de son âme*. Il est évident que ces derniers agissent en vertu d'une logique timbrée et hors de sens, ou plutôt qu'ils se conduisent au gré d'une exubérante et brutale sensualité. Que veut-on de plus pour prouver que le principe énoncé ci-dessus est tout à la fois absurde et faux? Dès la première heure de notre existence, la vie

et la mort cheminent ensemble; il dépend certainement de nous de hâter ou de retarder leur marche; mais quand on a épuisé radicalement les forces de l'organisme, il est démontré que la vie n'est *ni courte ni bonne*, elle est longue, triste, douloureuse, insupportable. La nature n'a donné aux ressorts de l'économie qu'une force relative et déterminée; quand cette force est à peu près usée, l'existence peut encore se prolonger, mais sans énergie, sans puissance: tel est le point où arrivent ceux qui, par irréflexion, se livrent aux terribles conséquences de l'erreur que nous signalons. Ces hommes croient mourir, et ils ne font que languir et vieillir; ils ont des plaisirs très-courts et de longs repentirs. Les libertins, les bons vivans, les gastronomes imprudens, les rouges-trognons, les individus à larges et rubicondes faces, qui mènent la vie bon train et le plus joyeusement possible, en présentent de nombreux exemples. En général, il en est de la vie comme de nos autres biens; on abuse, on dissipe quand on se croit de grands fonds; l'économie ne devient exacte que pour ménager ce qui reste. Cependant, avec un peu de prévoyance, on pourrait aller loin; mais dissiper ou dévorer ce même fonds en peu de temps, exciter, aviver continuellement la sensibilité, vivre pour vivre le plus tôt et le plus vite possible, condenser pour ainsi dire l'existence dans un espace de temps très-limité, et croire la scène aussitôt terminée, c'est s'abuser étrangement.

Loin de là, plus de *fascinatio nugacitatis*, plus d'illusions; le plaisir est parti, mais la douleur survient, persiste avec le regret, souvent même avec le désir. Ces infortunés arrivent à ce point de ne connaître ni repos, ni jouissance, ni espérance; toute leur félicité, si c'en est une, est de savoir qu'ils existent, qu'ils ont le fardeau de la vie depuis tant d'années, qu'ils ont été, mais qu'ils ne sont plus propres ni au plaisir, ni au travail, ni aux efforts de l'intelligence, ni aux plus nobles affections de l'âme: ils végètent. Ce qu'il y a de remarquable, et l'on peut en croire les médecins observateurs, c'est que l'insensé ayant dit *courte et bonne*, et qui agit en conséquence, se rattache très-souvent à l'existence, toute pénible qu'elle est. Ce fanfaron de vices craint souvent la mort beaucoup plus que le sage qui, vivant régulièrement, a fait un usage libre et modéré de tous les biens de la nature et de la fortune, sans cela s'assujettir à une société de brahmane. Le premier, ne pouvant jouir de rien, languit, murmure, se plaint sans cesse: mais quand arrive l'heure de partir, quand il faut dire adieu à ce monde qui n'a paru brillant que peu d'instans, il se cramponne à l'existence, il s'efforce de ne pas la quitter; après n'avoir pas su vivre, il ne sait pas mourir.

Celui qui a dit: "La plupart des hommes vivent comme des fous et meurent comme des sots," a proféré une affligeante vérité, quoique trop générale; toutefois, il convient de chercher les derniers parmi ceux qui ont vécu sans mesure.

Il est dans les secrets de la providence que celui qui gaspille les fleurs ne recueille que des fruits amers. Malheureusement l'emportement juvénile, trop de fois secondé par un sang ardent, par les avantages de la fortune, ne conçoit rien, et prévoit encore moins; le présent dévore l'avenir. Mirabeau le savait bien; aussi, dans un court intervalle de ses fougueuses passions, il écrivit à sa sœur: "Mes premières années, comme des ancêtres prodigieuses, ont déshérité les dernières. Si je ne compte pas cela au premier rang de mes re-

mords, je le mets au premier rang de mes repentirs; car pour tout faire, et surtout le bien, la santé est le premier des outils: il est bien difficile de conserver une âme saine dans un corps cacochyme."

Tels sont une partie des sophismes ou des erreurs que font valoir les gens du monde, dans l'intérêt d'une conduite peu calculée et compromettante pour la santé. Toujours on y remarque cette éternelle contradiction, qui fait que les actes ne répondent souvent ni aux paroles ni aux vœux en apparence exprimés. Pour l'homme, au désir d'être bien se joint celui d'être mieux, et à ce dernier celui d'être toujours, ou du moins le plus longtemps possible. Le bien être, le mieux être, le toujours être, tel est l'espoir de chacun; mais la vie, les habitudes, les actes de toute espèce déposent continuellement contre cette intention; on perd toujours de vue cette importante règle de médecine et de philosophie: *Omnibus in rebus, videndum est quatenus*. (Sénèque.) Quant à moi, après un long exercice de ma profession, je suis convaincu que ce dont les hommes parlent le plus est la santé, et que c'est ce dont ils se soucient le moins; les *affaires avant tout*, comme je l'ai dit, parce que je l'ai vu. Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps, et presque personne n'examine convenablement les pièces de cet important procès. Pourquoi cela? c'est qu'on oublie éternellement ce grand principe, qu'il est cent fois, mille fois plus facile de prévenir les maladies que de les guérir. Qu'on laisse donc cette folie à ceux qui comptent toujours sans *la souffrance et la vieillesse*, ils ne seront que trop tôt dé-  
trompés.

RÉVEILLÉ-PARIZE.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

### Esquisse de mœurs.

*Suite et fin.*

V.

#### COMLOTS-MEURTRE.

Deux mois s'étaient écoulés depuis ces événements; Mlle. Ledru avait été fidèle à sa promesse, sans préjudice aux circonstances qu'elle avait été obligée de ménager avec Mr. Michelin. C'était une soirée d'automne. La neige tombait par larges flocons étoilés et avait déjà blanchi le toit des édifices et les routes publiques.

Trois hommes, passablement mal vêtus, battaient la neige avec leurs pieds devant une auberge de chétive apparence, située dans un des carrefours du faubourg St. Jean, et regardaient avec intérêt à travers les fenêtres étroites du second étage une multitude de figures agitées qui passaient et repassaient au son d'un violon et d'une clarinette qui se mariaient ensemble *comme chien et chat*. Cette musique du tapis franc paraissait faire un effet extraordinaire sur nos trois individus.

— Entrons, dit l'un d'entr'eux?

— Nous n'avons pas de *pistrine*. Point d'argent, point de *suisse*.

— C'est égal; c'est une belle musique, sur mon âme! hein, Phibert?

— Si j'eusse su cela, dit un troisième, nommé Lapon, j'aurais mis mon p'tit habit à la française et mon fichu de gros de Naples. *Ba-*

*teau!* ça doit être une fière danse! hein, Jim?

— Ce *pendard* là ne nous avertit jamais quand il fait des bals.

— Entrons, entrons, dit Jim; *let us go!*

— Bonjour, Mr. Barbillet.

— Bonjour, votre serviteur, Messieurs.

Mr. Barbillet était, comme il le disait lui-même, très occupé ce soir là dans son *boarding house*. *Boarding house!* Comme ce mot sonne bien mieux à l'oreille que l'expression française! On a beau dire; c'est une belle chose que l'anglification!!!.....

Or le *boarding house*, de Mr. Barbillet n'était rien de bien relevé. Un comptoir tout rongé, deux tablettes chargées de bouteilles vides, une demi-douzaine de pipes, une boîte de mauvais cigares pour les élégants; c'était là toute la *barre* de Mr. Barbillet. Le *boarding house* se composait d'une entrée, d'un petit salon, de deux petits trons noirs destinés aux chambres à coucher, et le second étage qui n'était qu'une vaste salle à danser.

C'était le jour de la Ste. Catherine. Mr. Barbillet célébrait l'anniversaire de la naissance de sa *dame*. Il était dans son *full dress!* Un chapeau de castor gris, un habit de drap bleu à boutons jaunes, une lorgnette avec une chaîne de cuivre bien luisant, des pantalons plissés, une chemise blanche à jabot, un énorme col qui lui masquait la moitié de la figure et lui couvrait les oreilles, un foulard de soie rouge feu, choses qu'il ne prenait que dans les grandes solennités!

Mr. Barbillet était un homme qui aimait, comme bien d'autres, à se donner beaucoup plus d'importance qu'il n'en avait. Il réussissait assez bien avec ceux à qui il avait affaire; la plupart d'entre eux, n'ayant ni éducation, ni savoir-vivre. Mr. Barbillet s'était fait un recueil de grands mots, de phrases emphatiques qu'il vous débitait à tout propos.

Ce soir là il avait peine à répondre aux félicitations, aux souhaits qu'on lui adressait à tout moment.

— Eh bien, messieurs, dit-il à Phibert et à ses deux compagnons, après que les allans et venans eurent satisfait leur première soif, vous n'allez pas vous joindre à la foule de mes conviés? Madame célèbre aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance.

— C'est massarant, dit Lapon, je n'ai pas la mine à danser ce soir.

— J'ai un justaucorps qui vous fera à merveille, dit Mr. Barbillet; si vous voulez passer dans la chambre à coucher et changer, vous êtes le bienvenu.

Lapon ne se fit pas prier; il revint quelques minutes après.

— Vous voyez, dit Mr. Barbillet, vous voilà comme le favori des Grâces!

— Oui, mais *bateau!* ça m'serre vilainement, allez, Mr. Barbillet! dit Lapon en grimaçant.

— Bah! cela se passera. Vous n'avez pas accoutumé, voyez-vous, votre taille aux caprices des modes.

— Allons, montons, dit Phibert; *mille furces!* j'ai hâte de *giguer*.

— Moi itou, dit Lapon.

— *Epi moi*, dit Jim! *Hourra me boy!*

Pour ceux qui n'ont pas d'idée d'un bal à l'huile en forme, je vais tâcher de leur en donner une petite.

Il semble que dans ces soirées, le hasard se plait à réunir des figures façonnées exprès, et capables de cadrer avec le reste. Vous apercevez dans tous les coins de longs visages étroits et blêmes, à cheveux plats et luisants, qui s'entre regardent niaisement, dans une posture nonchalante, au commencement de la veillée.

Aussitôt que Lapon, Phibert et Jim entrèrent dans la chambre, un jeune homme, portant un ruban vert au bras et paraissant être le maître des cérémonies, vint les prendre par la main et les conduisit devant un siège un peu plus élevé que les autres et leur fit signe de saluer. C'était le trône de la reine du bal.

Madame Barbillet était, comme son mari, dans toute sa splendeur. Un énorme turban jaune avec plumette renversée, une robe à plis tournés, falbalas ondoyans, un grand ceinturon, couleur de soufre qui lui pendait sur les talons, un bouquet de rose à la ceinture, une paire de gants blancs à jour, un cache-mire tout neuf: telle était, Mme. Barbillet, éblouissante et l'admiration de tout le monde.

Mme. Barbillet était souriante; elle se plaisait à lancer à tout propos des rarettes qui n'étaient pas toujours spirituels, mais qui avaient l'effet de faire rire.

Après une demi-heure d'inaction, le maître des cérémonies, s'adressant à Lapon:

— Mais, dites donc, vous, l'ami, vous n'avez pas encore dansé? Que dansez-vous?

— Une gigue simple, *bateau!* dit Lapon.

— Voici votre danseuse, Mr.

C'était une grande fille sans taille, à figure sérieuse et imbécille, à mine pincée, aux manières gênées et pédantes. Lapon n'était pas cérémonieux; peu lui importait la tournure de sa *partne*, pourvu qu'il dansât.

Ils se mettent en place; le violon commence à racler; la clarinette mugit; il se passe un bon quart d'heure avant qu'ils soient d'accord. Pour le musicien à l'oreille délicate, ce quart d'heure eut été un vrai supplice.

Enfin ils commencent; Lapon a les poings sur les hanches; Mlle. a les bras pendants. Tous les yeux sont sur eux. Ils s'échauffent; Lapon bat brusquement du pied; Mlle. tourne sur ses talons et retombe sur le bout des pieds. Un applaudissement général se fait entendre dans la salle; une poussière épaisse et suffoquante s'élève et obscurcit la lumière blafarde des bougies; puis on entend des cris, des éclats de rire, des battements de mains capables d'étourdir les sourds.

— *Cré-tu* qu'il vous *magnigance* ça, *s't'animal* là, une gigue? hein, Jim, dit Phibert.

— Il est comme un oiseau!

— Cré farceur, va! t'as mérité une vieille *nippe*, dit Phibert en s'adressant à Lapon. Descendons.

Et nos trois amis passèrent dans le salon des rafraîchissements, au premier étage.

— Or ça, dit Phibert en avalant avec avidité et en le savourant un grand verre de *rum* blanc, tandis qu'ils s'amuseux eux autres, nous allons faire des affaires. *Cré gueux*, c'est dommage de n' pas être riche! Tiens, Lapon, j'suis en air de faire des châteaux en Espagne. Sais-tu ce que j'aimerais, moi? J'voudrais être roi. Figure-toi un peu la mine que j'aurais. *Mille tonnerres!* Comme je serais juste! Point de préférence avec moi. Passe-petits, passe-gros? Et puis j'aurais des domestiques, en veux-tu en v'là; et puis des beaux chiens d'chasse. J'aurais du plaisir! Mais une chose que je n'aimerais pas, c'est des favoris. C'est une race qui n'est bonne qu'à flatter et à manger. Au diable les favoris! Et puis j'aurais des beaux habits couverts d'or et d'argent; comme je ferais l'homme! Tout le monde me saluerait; toutes les filles me couraient. *Tondu*, que j'serais heureux!

— Moi, dit Jim, en avalant son troisième verre, j'aimerais avoir une petite bouteille comme ça qui ne viderait jamais! *Hurrah, me boy!* en avant les *fions fions!*

— Ah tenez, dit Lapon, *c'est pas tout si, tout ça*, on est ici pour faire des affaires, c'est ça.

Oui, dit Phibert, t'as raison, bonhomme; la nuit est bien noire ce soir; ça s'rait un fameux temps pour aller visiter le bonhomme.....tu sais qui? C'est un vieux rustre qui paraît argenté. Tous ces vieux chétifs là qui peuvent tondre un œuf doivent être riches comme des Juifs.

— Ça c'est vrai, dit Lapon; il est fin comme la mouche, ce Phibert là. Pas vrai, Jim.

— T'as raison, dit Jim.

— Ainsi donc, dit Phibert; c'est décidé pour cette nuit? Vous y êtes?

— Nous y sommes.

Tandis que ces misérables complotaient ainsi le crime; d'autres personnages qui ne valaient guère mieux, étourdis par les fumées d'un vin falsifié, se querellaient dans la *barre* de Mr. Barbillet. Bientôt la chicane devint furieuse; les coups de poings pleuvaient partout. Mr. Barbillet défendait ses effets le mieux qu'il lui était possible; Mme. Barbillet pleurait; les femmes se jetaient dans la mêlée pour séparer leur mari; le trouble, le désastre était général et ne cessa qu'à trois heures du matin. Mr. Barbillet en fut quitte pour son beau chapeau gris défoncé, un œil coloré; un autre pour son habit déchiré en deux; un troisième pour un bras meurtri, et ainsi des autres. Voilà la fin de toutes ces réunions.....

## AINSI FINIT L'AVARE.

Le lendemain matin dans les rues de cette partie reculée de St. Roch qu'on appelle la *Vacherie*, les femmes, comme c'est l'ordinaire après quelquel'événement, étaient par groupes sur les parquets, conversant et se lamentant, toutes ensemble.

Si vous voulez apprendre quelque chose de nouveau, d'extraordinaire, de merveilleux, allez à St. Roch.

Voulez-vous savoir comment tel ou tel accident est arrivé, quelles en seront les suites; le nom, l'origine, la profession, le caractère, le genre de vie, la réputation des personnages au jeu, allez à St. Roch.

Enfin aimez-vous le bavardage, les conversations inutiles, les bruits de toute nature, allez encore à St. Roch.

Gardez-vous d'une *commère*! Une *commère*, c'est une femme qui n'a d'autre occupation que celle d'exercer sa langue et de la faire valoir à tout propos.

Ce matin là donc, trois femmes parlaient encore après toutes les autres.

Villebon passait par hasard, il s'arrêta. Une quatrième femme survient, les cheveux épars, les bras nus, avec un enfant qu'elle traînait par la main; puis s'adressant à une des trois autres :—

—Quoi ce qu'il y a donc, Thérèse ? hein, Thérèse ? Parle donc, Thérèse, dit-elle d'un air empressé et sans prendre haleine.

—Oh, ma chère enfant, saint Jésus de la bonne Vierge ! imagine-toi qu'un homme a été assassiné cette nuit.

—Qui ça, Thérèse ?

—Le bonhomme Michelin.

—Hélas ! St. Ange Gardien ! Mais c'est pas possible. C'est pourtant le bon Dieu qui l'a puni !

—Comment ça, Marianne ?

—Ah bien dame ; il était avare d'abord ; puis ensuite.....oh tenez, on ne m'as pas dit ça comme certain.....

C'est égal...

—Eh bien, il paraît qu'il voulait...ma foi du bon Dieu, je ne le dis pas.

—Comme t'es bête aujourd'hui, Marianne.

—C'est si infâme aussi !

—Parle donc, parle douc, ça n'ira pas plus loin.

—Il voulait faire entrer sa petite nièce malgré elle au Couvent pour avoir ses biens.

Oh le vilain gueux !.....s'écrièrent nos trois commères, il y a bien mérité ce qu'on lui a fait. Que cela serve de leçon aux autres.

.....

Le lecteur prévoit assez le dénouement....

Deux mois plus tard, Julia et Villebon étaient mariés. Ils avaient oublié le passé, pour ne s'occuper que du bonheur qu'ils goûtaient ensemble, et de l'avenir plein de charmes qui les attendait. Ainsi puissent réussir tous nos jeunes amants !—

PiÉTRO.

## Economie politique.

ANALYSE OU ABRÉGÉ

DU

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE J.-B. SAY.\*

LIVRE PREMIER.

DE LA PRODUCTION DES RICHESSES.

CHAPITRE QUATORZE. — *Du droit de propriété.*

Le philosophe spéculatif peut s'occuper à chercher les vrais fondemens du droit de propriété ; le juriconsulte peut établir les règles qui président à la transmission des choses possédées; la science politique peut montrer quelles sont les plus sûres garanties de ce droit ; quant à l'économie politique, elle ne considère la propriété que comme le plus puissant des encouragemens à la multiplication des richesses. Elle s'occupera peu de ce qui la fonde et la garantit, pourvu qu'elle soit assurée. On sent, en effet, que ce serait en vain que les lois consacraient la propriété, si le gouvernement ne savait pas faire respecter les lois, s'il était audessus de son pouvoir de réprimer le brigandage ; s'il exerçait lui-même (1); si la complication des dispositions législatives et les subtilités de la chicane rendaient tout le monde incertain dans sa possession. On ne peut dire que la propriété existe que là où elle existe non seulement de droit, mais de fait. C'est alors seulement que l'industrie obtient sa récompense naturelle et qu'elle tire le plus grand parti possible de ses instrumens : les capitaux et les terres.

Il y a des vérités tellement évidentes, qu'il paraît tout à fait superflu d'entreprendre de les prouver. Celle-là est du nombre. Qui ne sait que la certitude de jouir du fruit de ses terres, de ses capitaux, de son labeur, ne soit le plus puissant encouragement qu'on puisse trouver à les faire valoir ? Qui ne sait qu'en général nul ne connaît mieux que le propriétaire le parti qu'on peut tirer de sa chose, et que nul ne met plus de diligence à la conserver ? Mais en même temps combien, dans la pratique, ne s'écarte-t-on pas de ce respect des propriétés qu'on juge si avantageux en théorie ! Sur quels faibles motifs n'en propose-t-on pas souvent la violation ! Et cette violation qui devrait exciter naturellement quelque indignation, qu'elle est facilement excusée par ceux qui n'en sont pas victimes ! tant il y a peu de gens qui sentent avec quelque vivacité ce qui ne les blesse pas directement, ou qui, sentant vivement, sachent agir comme ils savent penser !

Il n'y a point de propriété assurée partout où un despote peut s'emparer, sans leur con-

\*Voyez la *Revue*, vol. 1er, numéros 9, 13, 16, 22, 23, 28, et 32 ; et vol. 2, numéros 2 et 6.

(1) La force d'un particulier est si peu de chose, comparée à la force de son gouvernement, que les particuliers n'ont de moyens assurés de se garantir des exactions, des abus d'autorité, que dans les pays où leurs droits sont protégés par la liberté de la presse qui révèle tous les abus, et par une véritable représentation nationale qui les réprime. En un mot, dans les pays où il y a responsabilité entière de tous les agens gouvernementaux au pouvoir constituant et souverain.

sement, de la propriété de ses sujets. La propriété n'est guère plus assurée, lorsque le consentement n'est qu'illusoire. Si, en Angleterre, où les impôts ne peuvent être établis que par les représentans de la nation, le ministère disposait de la majorité des votes, soit au moyen de l'influence qu'il exerce sur les élections, soit en raison de la multitude de places dont on lui a imprudemment laissé la distribution, alors l'impôt ne serait réellement pas voté par des représentans de la nation ; ceux qu'on qualifierait ainsi ne seraient, dans le fait, que les représentans du ministère ; et le peuple anglais ferait forcément des sacrifices énormes pour soutenir une politique qui ne lui serait nullement favorable.

Je remarquerai qu'on peut violer le droit de propriété, non seulement en s'emparant des produits qu'un homme doit à ses terres, à ses capitaux, ou à son industrie, mais encore en le gênant dans le libre emploi de ces mêmes moyens de production ; car le droit de propriété, ainsi que le définissent les juriconsultes, est le droit d'user, et même d'abuser.

Ainsi, c'est violer la propriété territoriale que de prescrire à un propriétaire ce qu'il doit semer ou planter, que de lui interdire telle culture ou tel mode de culture.

C'est violer la propriété du capitaliste que de lui interdire tel ou tel emploi de capitaux, comme lorsqu'on ne lui permet pas de faire des magasins de blé, ou lorsqu'on l'oblige de porter son argenterie à la Monnaie, ou bien qu'on l'empêche de bâtir sur son terrain, ou lorsqu'on lui prescrit la manière de bâtir, la manière de se vêtir, d'atteler sa voiture, etc.

On viole encore la propriété du capitaliste, lorsque, après qu'il a des fonds engagés dans une industrie quelconque, on prohibe ce genre d'industrie, ou qu'on le surcharge de droits tellement onéreux, qu'ils équivalent à une prohibition.

C'est violer la propriété industrielle d'un homme que de lui interdire l'usage de ses talens et de ses facultés, si ce n'est dans le cas où ils attentent aux droits d'un autre homme. Les talens industriels sont la plus incontestable des propriétés, puisqu'on les tient immédiatement de la nature et de ses propres soins. Ils établissent un droit supérieur à celui des propriétaires de terre, qui remonte à une spoliation, (car on ne peut pas supposer qu'une terre ait toujours été transmise légitimement depuis le premier occupant jusqu'à nos jours) ; un droit supérieur à celui du capitaliste : car, en supposant même que le capital ne soit le fruit d'aucune spoliation, mais d'une accumulation lente pendant plusieurs générations, il faut encore, de même que pour la terre, le concours de la législation pour en consacrer l'hérédité, concours qu'elle n'a pu accorder qu'à certaines conditions. Mais quelque sacrée que soit la propriété des talens industriels, des facultés naturelles et acquises, elle est méconnue non

seulement dans l'esclavage qui viole ainsi la plus indisputable des propriétés, mais dans bien d'autres cas beaucoup moins rares. Le gouvernement viole la propriété que chacun a de sa personne et de ses facultés, lorsqu'il s'empare d'une certaine industrie, comme de celles des agens de change et des courtiers, des tabacs, des sels, des bois, ou des routes et transports publics, et qu'il vend à des privilégiés le monopole ou droit exclusif d'exercer ces fonctions et ces industries. Il viole encore plus la propriété, lorsque, sous prétexte de la sûreté publique, ou seulement de la sûreté du gouvernement lui-même, il vous empêche de changer de lieu, ou qu'il autorise un gendarme, un agent de police, de vous espionner, de vous arrêter à son caprice, tellement que personne n'a la complète certitude de pouvoir disposer de son tems, de ses facultés, ni de terminer une affaire commencée.

C'est encore violer la propriété industrielle que de mettre un homme en réquisition pour certains travaux, lorsqu'il a jugé à propos de se consacrer à d'autres travaux ; comme lorsqu'on force un homme qui veut étudier les arts et le commerce, à suivre le métier de la guerre.

Je sais fort bien que le maintien de l'ordre social, qui garantit la propriété, passe avant la propriété même ; mais il ne faut pas que la conservation de l'ordre puisse servir de prétexte aux vexations du pouvoir, ni que la subordination donne naissance au privilège. L'industrie a besoin de garanties contre ces abus et jamais on ne lui voit prendre un véritable développement dans les lieux où commande une autorité sans contrepoids.

Les contributions publiques, même lorsqu'elles sont consenties par la nation, sont une violation des propriétés, puisqu'on ne peut lever des valeurs qu'en les prenant sur celles qu'ont produites les terres, les capitaux et l'industrie des particuliers ; *aussi toutes les fois qu'elles excèdent la somme indispensable pour la conservation de la société, il est permis de les considérer comme une spoliation.*

Enfin, la sûreté publique exige quelquefois impérieusement le sacrifice de la propriété particulière, et l'indemnité qu'on donne en pareil cas n'empêche pas qu'il n'y ait violation de propriété : car le droit de propriété embrasse la libre disposition du bien ; et le sacrifice du bien, moyennant une indemnité, est une disposition forcée.

Lorsque l'autorité publique n'est pas spoliatrice elle-même, elle procure aux nations le plus grand des bienfaits, celui de les garantir des spoliateurs. Sans cette protection, qui prête le secours de tous aux besoins d'un seul, il est impossible de concevoir aucun développement important des facultés productives de l'homme, des terres et des capitaux ; il est impossible de concevoir l'existence des capitaux eux-mêmes, puisqu'ils ne sont que valeurs des accumulations et travaillant sous la sauvegarde de l'autorité publique. C'est pour

cette raison que jamais aucune nation n'est parvenue à quelque degré d'opulence sans avoir été soumise à un gouvernement régulier ; c'est à la sûreté que procure l'organisation politique que les peuples policés doivent, non seulement les productions innombrables et variées qui satisfont à leurs besoins, mais encore les beaux arts, les loisirs, fruits de quelques accumulations, et sans lesquels ils ne pourraient pas cultiver les dons de l'esprit, ni par conséquent s'élever à toute la dignité que comporte la nature de l'homme.

Le pauvre lui-même, celui qui ne possède rien, n'est pas moins intéressé que le riche au respect des droits de la propriété. Il ne peut tirer parti de ses facultés qu'à l'aide des accumulations qui ont été faites et protégées ; tout ce qui s'oppose à ces accumulations, ou les dissipe, nuit essentiellement à ses moyens de gagner ; et la misère, le dépérissement des classes indigentes, suit toujours le pillage et la ruine des classes riches. D'ailleurs, dans les sociétés bien organisées, où tous les hommes naissent libres et égaux, où les lois ne tendent, de manière directe ni indirecte, à parquer les hommes en mille castes différentes ; mais, au contraire, où nul privilège n'existe pour élever les uns et abaisser les autres, et où toutes les carrières industrielles sont largement ouvertes à la libre concurrence de tous ; dans ces heureuses sociétés, tout particulier peut atteindre l'aisance, la fortune. Le pauvre d'aujourd'hui sera riche demain. Il a, par conséquent, le plus vif intérêt, autant d'intérêt que le riche d'aujourd'hui, à respecter, à protéger la propriété. De là vient que, chez toutes les nations civilisées, l'atteinte portée aux propriétés est poursuivie et punie comme un crime. L'étude de l'Économie Politique est très propre à justifier et à fortifier cette législation, et elle explique pourquoi les heureux effets du droit de propriété sont d'autant plus frappants, qu'il est mieux garanti par la constitution politique.

Montréal, 21 d'octobre 1845.

#### Variétés.

—On écrit d'Anduze (Gard) : "A l'exemple des notaires de Nîmes, d'Alais et d'Uzès, ceux d'Anduze viennent de prendre la résolution de fermer leurs études les dimanches et jours de fêtes légales."

—On lit dans les journaux de Londres :

"Hier, un individu du nom de John Harber, habitant East street regents' Park, a parié 20 shillings qu'il boirait un seau d'eau (4 gallons) en une demi heure ; ce qu'il exécuta, pinte par pinte, jusqu'à ce que le tout fût bien et dûment absorbé. Il a déclaré ensuite qu'il avalerait également 12 pintes de bière dans le même espace de temps ; mais comme personne ne semblait plus en douter, il ne s'est pas trouvé de parieurs."

—Les jeunes fils de Mehemet-Ali sont arrivés à Paris. Dès aujourd'hui ils visitaient la capitale et ses monumens, accompagnés de leurs jeunes concitoyens qui habitent Paris depuis quelque temps déjà.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 31 OCTOBRE, 1845.

#### Histoire de la Semaine.

Montréal s'épanouit depuis huit jours, aux rayons d'un soleil de Juillet, et n'était la poussière, qui nous aveugle dans nos rues, on pourrait goûter aujourd'hui l'agrément de la promenade ; nous ne pouvons trop signaler la négligence de ceux qui sont chargés du soin de faire arroser nos rues, c'est vraiment se moquer du public ; nonobstant cette misère là, la ville à cette période de la saison présente un aspect inaccoutumé, un air vivant, de bonne humeur, de gaieté, d'activité, produit sans doute par la température aimable qui nous sourit. Nos belles dames, nos élégantes font leurs achats d'automne et encombrant les boutiques. Vous savez que le commerce a deux phases bien distinctes dans nos climats septentrionaux.

D'abord c'est celle du printemps, quand la nature se dépouille de son froid manteau de neige, quand elle se réveille sous un ciel plus serein et attiédi par l'air doux d'une matinée de mai, quand elle laisse poindre un petit bout de végétation dans les champs couverts encore par les frimats ; alors on attend avec impatience et anxiété l'arrivée d'un vaisseau d'outre-mer. On a hâte d'imiter la nature, de jeter bas comme elle, ces habits épais, lourds et monotones de l'hiver, on soupire après les fraîches couleurs les étoffes nouvelles, les gracieuses toilettes, les élégants chapaux, les coquets fichus, et les fleurs si gaies que les modes vous promettent ; les marchands préparent leurs boutiques, agrandissent leurs croisées, recouvrent leurs tablettes et leurs comptoirs d'un habit de peinture et comptent les jours qui les rapprochent de cet instant heureux où ils pourront étaler aux yeux des chalands et des patrons, tant d'éblouissantes richesses, tant de variété et de bon goût.

L'automne est la seconde phase de l'année commerciale ; on ne l'attend pas avec impatience, on la voit venir avec plus de regret que de plaisir. C'est comme la vieillesse, qui regarde toujours en arrière sur ces belles et riantes années écoulées ; le marchand change sa croisée, mais ce n'est plus une diversité si étendue, ce n'est pas tant le luxe que le confort que vous trouvez. Aussi les couleurs sont moins vives plus sévères et la mode ingénieuse sait encore, donner à des habits plus lourds toute la grâce, et la légèreté des toilettes de l'été. D'ailleurs à notre avis, il n'est rien de plus piquant, de plus aimable, de plus attrayant qu'une mise d'automne pour une femme de goût ; emprisonnée à regret dans une longue pelisse ouvâtée ou fourrée, elle laisse percer et apercevoir toutes les ressources de son esprit et de son talent de plaisir. Ainsi vous nous approuvez sans doute quand nous prétendons, que nos dames Canadiennes sont aussi aimables, aussi jolies, aussi gracieuses et aussi gentilles en automne qu'au printemps.

A propos de jolies femmes, croirons-nous ce que nous voyons sous nos yeux? pouvons nous le croire, est-ce probable, est-ce possible? Possible ou non, c'est écrit, ça court le monde, c'est arrivé en Canada, ça fait sensation, ça étouffe, ça donne sans doute envie à toutes nos lectrices de renvoyer la REVUE, et de partir de suite pour Paris, cette ville faneuse, qui court grand risque d'être abandonnée si ça continue. Vous savez que le spirituel rédacteur du COURRIER DES ÉTATS-UNIS est en ce moment en Europe; il adresse, de temps à autre, à son journal, des lettres éditoriales marquées au coin du talent qu'on lui connaît; il lui fallait un séjour à son cher Paris pour nous révéler toute la variété, l'étendue, la fécondité de son esprit. Sa correspondance est remplie d'anecdotes charmantes, d'incidents drolatiques et piquants de mots heureux, mêlés de sel attique, d'appréciations d'une haute portée politique, morale et philosophique. Le commencement de sa sixième lettre est ce qui nous a jeté dans l'étonnement le plus complet. C'est quelque chose de si extraordinaire que nous le citons textuellement :

Il y a une chose qui me rend bien malheureux, et que j'hésite, depuis long-temps, à vous dire, car cet aveu coûte beaucoup à mon amour-propre national, et il me semble, en le faisant, que je commets un crime de lèse-patriotisme. Cependant la vérité doit être la vertu suprême d'un écrivain, et, par respect pour elle, je vais vous le dire en soupirant. Eh bien! cette triste vérité la voici: il n'y a plus de jolies femmes dans Paris! Tout ce qui s'est dit et écrit sur la beauté des Parisiennes, sur leur grâce, leur bon goût et le luxe de leurs toilettes, tout cela est aujourd'hui pure fable et flatterie mensongère. Cela a été vrai jadis, je le crois, mais ce ne l'est plus aujourd'hui. Paris, que je n'avais pas vu depuis près de sept ans, m'a enchanté, surpris, jeté dans l'admiration par ses travaux, ses embellissements matériels qui en font une ville sans seconde au monde: mais la partie féminine de ses habitants n'a pas imité les progrès de la cité. Mes souvenirs étaient-ils trop favorables aux Parisiennes, les voyais-je trop en beau dans ma mémoire, ce prisme à travers lequel on voit par le cœur et non par les yeux? Je ne saurais le dire, mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'éprouve un désenchantement cruel; je ne trouve chez les femmes de Paris ni beauté, ni grâce remarquable, ni toilettes, portant le cachet de ce goût parisien si renommé. Une uniformité déplorable règne ici dans l'habillement du sexe féminin, uniformité pauvre et triviale. Ce n'est que par hasard et à de grandes distances que vous trouvez dans les promenades et les théâtres une femme richement, coquettement mise. Le Broadway de New-York offre, sous ce rapport, un coup d'œil beaucoup plus remarquable que les boulevards. Pour la beauté, la différence est cent fois plus grande encore. Ce qui est une règle ordinaire à New-York, est ici une exception rare, très rare. Le type Parisien a dégénéré; il est descendu des duchesses aux bourgeoises, et des bourgeoises aux portières. L'égalité vient à présent d'en bas. Aussi quand par hasard apparaît une belle physionomie, ayant un cachet de distinction, elle fait événement, elle fait émeute. J'ai vu, dans les salons de la société la plus élevée, des femmes qui font fanatisme, et qui n'ont rien d'extraordinaire, tant s'en faut. Aussi sa-

vez-vous quelles sont les lionnes de beauté dans le monde aristocratique? Ce sont presque toutes des étrangères: Paris est devenu, sous ce rapport, le paradis des voyageuses; une Italienne à peine remarquée à Milan ou à Venise, une Américaine qui n'est que *pretty* à Philadelphie ou à Baltimore, est regardée comme une Vénus à Paris. Dans le royaume des aveugles, hélas! les borgnes sont rois, et, en fait de jolis yeux, la France est devenue, en vérité, le royaume des aveugles. J'en éprouve un dépit national considérable, je suis humilié, je le répète.

Nous offrons à M. Gaillardet nos compliments de condoléance les plus sincères et nous prenons part à son malheur. Nous remercions le ciel, en même temps, que notre ville n'ait pas été affligée de la sorte. Nous qui avons chanté et proclamé si souvent les progrès de Montréal, nous pouvons dire que, sous le rapport de la beauté, la partie féminine de ses habitants a imité, que dis-je imité? surpassé tous les autres progrès: vous ne faites pas un pas, sans rencontrer un joli visage, et nous recommandons à tous les étrangers qui veulent juger de la vérité de nos paroles de parcourir la rue Notre-Dame sur les quatre heures de l'après-midi, et de juger pour eux-mêmes.

Nous avançons, d'un jour, la publication de notre journal, en conséquence de la fête solennelle de demain.

## PETITES AFFICHES.

LE BUREAU  
DE  
LA REVUE CANADIENNE  
VIENT D'ÊTRE  
TRANSPORTÉ  
Au No. 15, Rue St. Vincent,  
Porte voisine de la Minerve.

LOUIS O. LETOURNEUX,  
AVOCAT,  
A transporté son Étude au No. 15, Rue St. Vincent.

LE DOCTEUR VALLÉE,  
No. 59,  
Grande Rue St. Laurent,  
CHEZ JOSEPH VALLÉE, ÉCR.

A VENDRE  
A CE BUREAU,  
Le premier volume de la  
REVUE CANADIENNE,  
élégamment relié,  
Prix 15 chelins.

M. Tardiff est chargé de l'agence de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

## Revue de législation et de jurisprudence.

Le soussigné donne avis aux souscripteurs et collaborateurs à la *Revue de législation et de jurisprudence*, que MM. LEBLANC ET ANGERS, avocats, sont les Rédacteurs-Correspondants de la *Revue*, à Québec, et qu'ils recevront et nous feront parvenir à Montréal, tous manuscrits destinés à la publication.

L. O. LETOURNEUX.  
Montréal, 19 septembre 1845.

## Bureaux à louer.

UN appartement consistant en trois chambres spacieuses dans la maison vis-à-vis l'Hôtel du Canada.

S'adresser à

LOUIS O. LETOURNEUX.

Montréal, 4 oct. 1845.

## BUREAU D'AGENCE.

Le Soussigné informe respectueusement ses amis et le public qu'il est prêt à se charger, à son bureau No. 31, rue St. Gabriel, de toutes les affaires, que voudront bien lui confier les personnes qui ne peuvent les gérer elles-mêmes, pour cause d'absence, de maladie, ou autre. Il agira comme Syndic dans les faillites, comme arbitre, &c. &c.

27 sept. P. L. LETOURNEUX.

## ÉCOLE COMMERCIALE,

A 10s. PAR MOIS.

Admet du 7 du courant, TOUS LES SOIRS, excepté les dimanches et fêtes, de 5½ heures à 8½ heures, dans la Classe No. 3, de la Grande École des Frères; (entrée: Rue Vitre, No. 1.) avec l'autorisation du Séminaire, je donnerai à la jeunesse Canadienne française, un COURS d'Anglais, de Calcul Usuel, de Tenue des Livres, etc., etc., proportionné à la force et aux désirs des élèves et des parents, chez lesquels je pourrai donner aussi des leçons particulières de plusieurs langues et autres branches d'instruction.

H. L. SHARING,  
de Londres.

3 juillet.

## DR. D'ORSONNENS.

Seconde porte à gauche sur la rue St. Louis, à son enseigne avec la rue Sanguinet.

## CHARLES DE BOUCHERVILLE,

Docteur en Médecine,

RUE SANGUINET, No. 25  
FAUBOURG ST. LAURENT.

## Académie Commerciale.

LUNDI, 8 Septembre, Mr. SHARING de Londres, L'OUVERTURE à NOTRE-DAME DE BON SECOURS à gauche de l'Église, une École principalement destinée à la jeunesse désireuse d'étudier pour le commerce. — Les Classes auront lieu tous les jours, (dimanches et fêtes exceptés) le matin de 9 à 10½ heures, et le soir de 2 à 4½. On y enseignera surtout l'Anglais, la Géographie et l'Histoire, le calcul et la tenue des livres, le dessin linéaire et autres connaissances désirées par les élèves et possédées par le maître.

On n'y recevra aucun élève qui n'ait fait sa première communion.

Prix 10 chelins par mois

Au 1<sup>er</sup> Octobre Mr. S. commencera en faveur des jeunes gens déjà dans les affaires un cours accommodé à leurs désirs qui aura lieu dans le même emplacement de 7 à 9 heures du soir, les Lundi, Mercredi et Vendredi.

Mr. S. fera tous ses efforts pour répondre à la haute confiance des MM. du Séminaire et des autres intéressés.

## L. BOYER,

DOCTEUR EN MÉDECINE,  
34 Rue St. Denis.

## CHS. J. COURSOL,

Avocat,

Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St. Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31, rue St. Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St-Julien; et chez MM. Fabre et Cie, et C.P. Leprohon, Libraires de cette ville.

Un an . . . . . 20 chelins.  
Six mois . . . . . 10 ..  
Trois mois . . . . . 5 ..

LOUIS O. LETOURNEUX;

Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.

IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.